

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es) /
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES

PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

NOUVELLE SERIE

SOIXANTE-HUITIÈME NUMÉRO

JUIN 1899



MONTREAL

ARBOUR & LAPÉLLE, imprimeurs-relieurs, 421 rue Saint-Paul

1899

Permis d'imprimer :

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL.

Archevêché de Montréal, 15 mai 1899.

JOURNAL DE VOYAGE

A nos chères Sœurs de la Providence, Maison-Mère,
par les missionnaires de Saint-Augustin, T. N. O.

3 juillet 1898.

Bien chères mères et sœurs,

NOUS sommes enfin arrivées à la mission Saint-Augustin, notre terre d'adoption. Avant de commencer le récit de notre long et pénible voyage, laissez-nous payer un tribut d'amour filial et de gratitude au foyer religieux que nous avons quitté.

Ce fut le 16 mai 1898 que se passa cette scène à jamais inoubliable des adieux. Nos mères et nos sœurs étaient là nous entourant et prodiguant à chacune les plus touchants témoignages d'affection. . . Que se passa-t-il alors dans nos cœurs ? . . . Dieu seul le sait car nous le comprenions à peine nous-mêmes. . . Du moins, pouvons-nous dire qu'au milieu d'un spectacle si attendrissant, nous sentions grandir notre courage ! et le sacrifice même de la séparation, tempéré par les consolations que Dieu se plaît à donner à la missionnaire en ce moment, était d'une douceur inexprimable. . . . Ainsi réconfortées, nous remercions le Seigneur de notre belle vocation, et nous nous abandonnons aux soins de sa Providence.

Le trajet de Montréal à Edmonton fut heureux. Nous rencontrons les Sœurs Grises au Portage-du-Rat et, cédant

à leurs instances, nous faisons halte à leur maison provinciale de Saint-Boniface pour y passer le jour de l'Ascension. Inutile de vous dire que nous y recevons ce bon accueil tant de fois admiré par nos devancières.

En nous rendant à Saint-Boniface, nous rencontrons le Révérend Père Lacasse, O. M. I., qui paraît surpris et heureux de trouver des Sœurs de la Providence dans la petite colonie de missionnaires.

Le 20 mai, nous continuons notre route. Quelle différence d'aspect entre les lieux parcourus et la voie que nous suivons. . . . Ici, plus de collines, plus de forêts, mais un terrain plat et des prairies à perte de vue.

Arrivées à Calgary, dimanche le 22, les Sœurs Grises nous offrent une gracieuse hospitalité. Nous l'acceptons d'autant plus volontiers que nous sentons le besoin de reprendre le sommeil de deux nuits. Après avoir ainsi restauré nos forces et mis un peu d'ordre dans notre toilette, nous prenons le train qui doit nous conduire à Edmonton.

Douze heures plus tard, nous quittons la voie ferrée, le reste du trajet devant se faire en voiture ou par les barges, seul mode de navigation sur la rivière Athabaska. Le Révérend Père Husson, venu à notre rencontre, nous attend au débarcadère et doit nous conduire au terme de notre voyage.

Le 25, vers les quatre heures du soir, nous prenons place dans des voitures se dirigeant au Landing distant d'Edmonton de 96 milles. Ce nouveau genre d'excursion nous plaît davantage en ce qu'il nous permet d'établir une espèce de petit règlement qui, pour être un peu plus rigide qu'à la maison-mère, ne laisse pas de nous trouver fidèles en tous points. Campement tous les soirs ; lever à quatre heures, par un temps assez froid puisque l'eau est congelée dans les cuvettes ; messe en plein air ; repas servis sur la plate terre. Enfin nous arrivons à Athabaska Landing où se trouve une petite maisonnette appartenant aux Pères Oblats

qui s'y retirent dans leurs voyages. Une partie de la maison est affectée au bagage, l'autre sert de logement et de chapelle.

Nous y stationnons huit longs jours, attendant l'arrivée des barges qui doivent nous conduire à Saint-Bernard. Pour la première fois depuis notre départ, nous sentons une ombre de tristesse se glisser dans notre âme, tant est pénible l'ennui de l'attente, et force nous est de faire contre fortune, bon cœur ; ce qui, du reste, nous est facile, croyez-le bien, chères sœurs, par les consolations dont Dieu veut bien nous combler en venant chaque matin nous visiter par la communion. Oui, Jésus à la messe et dans nos cœurs, voilà ce qui rend le séjour du Landing sinon joyeux, du moins presque agréable.

3 juin. Nous prenons tranquillement notre déjeuner quand tout à coup, le père Husson croit apercevoir une embarcation dans le lointain. Il ne se trompe pas. En quelques minutes, deux barges accostent au rivage, et le Révérend Père Falher, supérieur de la mission Saint-Bernard, est au milieu de nous. Après les présentations d'usage, nous nous mettons à l'œuvre pour les préparatifs du départ, et le lendemain, à l'aube du jour, nous hissons les voiles. Ce n'est pas sans une vive émotion que nous prenons place dans ce modeste esquif pour une navigation de dix jours au moins, en supposant un temps favorable, car il s'agit de remonter la rivière Athabaska, et ce n'est pas chose facile. Qu'importe, après ces dix jours, nous reverrons nos chères sœurs parties les unes depuis quatre ans, les autres un peu plus tard, et qui ont tant hâte de nous revoir !... Cette seule pensée nous fait verser de douces larmes...

Cependant, notre barque glisse lentement, non pas poussée par la vapeur, mais tirée à force de bras. Rien de pénible comme la navigation en certains endroits de cette rivière. Ce sont les sauvages qui font ce dur service qu'ils appellent : *se mettre sur la ligne*. Quatre d'entre eux sont

munis d'un collier de cuir auquel est attachée une corde de 70 à 80 pieds de longueur dont l'autre extrémité est fixée à la barge qu'ils tirent ainsi en marchant deux à deux sur la grève, ou le plus souvent dans l'eau jusqu'à la ceinture. Quand ils sont à bout de forces, quatre compagnons les remplacent. Ils se succèdent ainsi de demi-heure en demi-heure. Mais leur travail devient surtout fatigant quand il s'agit de franchir les rapides. Ici, l'eau est excessivement basse, là, le courant est impétueux, de sorte que pour avancer, il faut décharger les barges d'une partie des ballots. Deux jours entiers s'écoulent dans ces passages difficiles. Nous faisons la plus grande partie du trajet à pied, afin de soulager les pauvres sauvages.

Samedi matin, 11 juin, après deux milles de marche dans la rosée, nous faisons halte au haut des "rapides." Un bon feu est préparé sous la tente, et nous faisons sécher nos habits transformés en gouttières.

Le camp est dressé pour trois jours, au milieu des moustiques et des sauvages. Nous ne pouvons pas plus nous défendre des uns que des autres, car ceux-là nous exercent surtout le jour, et ceux-ci, la nuit. Figurez-vous que ces bons sauvages, après avoir été à la peine toute la journée s'assemblent, le soir, à la porte de notre tente, que les bons pères appellent le *couvent ambulante*, et là, nous font subir les harmonies d'une sérénade "crise." Après le chant, toujours accompagné de tambour, vient la danse, quelquefois les deux ensemble, et cela jusqu'à une heure avancée de la nuit. Et remarquez que le lever a lieu à quatre heures et demie le plus tard. Il ne faut pas plaindre pour cela nos pauvres "Cris" : c'est leur manière à eux de se reposer.

Les pères choisissent cet endroit pour se conformer à un usage adopté dans le pays. Il est d'habitude aux voyageurs qui traversent pour la première fois ces régions, de laisser un indice permanent de leur passage. Voici comment : on choisit un arbre élevé et de belle apparence, une épinette

blanche préférablement. Après en avoir taillé la tête en forme de croix, on en enlève l'écorce du pied, pour y graver certaines inscriptions au moyen d'une poudre indélébile. Ces arbres se nomment " Mai " et sont respectés des indigènes.

Le " Mai " préparé par le père Husson porte l'inscription suivante ;

SŒURS PROVIDENCE :

SOSTÈNE

CATHERINE

IGNACE D'ANTIOCHE

et

ROTCHE, tertiaire

13 juin 1898.

Ayant ainsi accompli toute justice, nous nous apprêtons au départ qui a lieu le lendemain, 14, à deux heures de l'après-midi. La première barge qui passe devant notre " Mai " le salue d'une fusillade.

Le 15, nous nous trouvons en face du petit lac des Esclaves, mais le vent étant contraire, il faut nous résigner à dresser le camp. Ici, nous arrivent, en compagnie des moustiques, un grand nombre de chiens tellement maigres qu'ils ont peine à marcher. Ces pauvres bêtes ne font pas honneur à leur espèce et feraient petite mine à côté des chiens montréalais.

Cet endroit est un lieu de mission sous le vocable de Saint-Joachim. Les Pères Oblats s'y rendent trois ou quatre fois par année. A notre passage, le père Falher baptise un enfant sous le nom de Sostène. Il appartient à une famille Constant, d'origine canadienne.

Le 16 au soir, nous nous mettons en route sous l'action d'un vent favorable, et en invoquant l' " Etoile de la mer " par le chant de pieux cantiques. Nous filons joyeusement sur le lac, tout présage une heureuse traversée. Mais notre bonne Mère du ciel veut sans doute éprouver notre confiance : voilà que tout à coup le vent change de direction et force nous est de camper au premier point abordable. C'est un endroit pierreux et fort incommode. N'importe, nous sommes maintenant habituées aux exigences de la vie nomade, et nous nous trouvons assez à l'aise sur notre pointe de roc. Il est alors minuit.

Le lendemain, fête du Sacré Cœur, même vent contraire. Nous ne laissons pas de continuer notre route, sous l'égide de ce Cœur divin à qui nous confions notre barque. Nous marchons à la rame toute la journée, et le soir, nous abordons à la pointe Sainte-Anne, lieu du campement. Mais ici, la position devient critique. L'eau basse empêche la barge d'approcher la rive et elle s'en arrête à plusieurs coudées. Il faut pourtant y atteindre. Nous essayons alors de combiner un plan, quand un sauvage tranche net la difficulté. Il s'empare délicatement de notre supérieure, la place sur son dos, et s'engage dans la rivière. D'autres en font autant de chacune de nous, et nous voilà filant en procession, non sans avoir peine à réprimer le fou-rire qui nous gagne ; la moins capable est la dernière qui a l'ensemble du coup d'œil. . . Arrivées à bord, nous remercions le plus gracieusement possible nos charitables guides, fatigués mais ravis de leur exploit.

C'est ici que les Pères de la mission Saint-Bernard font la pêche pour leur provision annuelle. Il y a une maisonnette et des étendages destinés à faire sécher le poisson. Nous sommes à prendre le souper quand un vent favorable s'élève subitement et nous permet de reprendre notre course. Aussitôt de hisser la voile et de voguer toute la nuit sous un ciel pur et parsemé d'étoiles. Ce spectacle émeut déli-

ciéusement nos âmes, et nous contemplons, dans le silence d'une paisible oraison, l'Auteur de la nature qui dirige tout en ce monde avec force et douceur.

Le 17 au matin, nous sommes à la pointe de " Roche ", à 12 milles de Saint-Bernard. Le père Falher se rend immédiatement à la mission, afin de nous envoyer des voitures. Le père Husson dit la messe à laquelle nous communions en actions de grâce. Après le déjeuner, nous nous dirigeons à la pointe du " Chat ", cinq milles seulement de Saint-Bernard. Il nous tardait tant d'y arriver, qu'en laissant la barge, nous nous mettons en marche, espérant rencontrer les voitures attendues. Malheureusement, elles étaient passées sans que nous nous en fussions aperçues, en sorte que nous faisons plusieurs milles à pied par une chaleur excessive.

Nous arrivons enfin à la mission. D'aussi loin qu'on nous aperçoit, les pavillons se hissent, la cloche sonne, on accourt à notre rencontre. Mgr Clut arrive le premier, nous bénit, et après des paroles d'une bienveillance toute paternelle, nous conduit au couvent où nous sommes attendues avec la plus vive impatience. Bientôt nous sommes dans les bras de nos chères sœurs... Quel moment heureux !... Nos larmes en disent plus que de long discours... Cependant après les premières émotions, elles nous pressent de questions auxquelles nous tâchons de répondre le mieux possible. Nous leur donnons au court et au long toutes les nouvelles qui ne sont plus fraîches, puisqu'il y a trente-quatre jours que nous sommes parties de la maison-mère ; n'importe, elles en arrivent directement.

Nous trouvons nos chères sœurs gaies, heureuses, jouissant d'une bonne santé et faisant autour d'elles un bien que nous serions tentées d'envier pour la mission Saint-Augustin. Il fallait voir, à notre arrivée, leurs petits enfants sauvages, garçons et filles, placés en ligne droite, de chaque côté du chemin et formant une gracieuse avenue. Ils ne sont pas

si laids que vous vous l'imaginez, je vous assure. Nous sommes témoins d'une petite fête qu'ils font au Père Falher, successeur du Père Desmarais dans les fonctions de supérieur et de curé de la mission, et nous sommes émerveillées du succès.

Mais les grands bonheurs sont de courte durée ici-bas, et déjà l'heure est venue de nous arracher aux doux épanchements de l'affection fraternelle. Le 22, nous quittons Saint-Bernard en compagnie de Mgr Clut qui veut nous conduire lui-même à Saint-Augustin. La distance entre les deux missions est de 80 milles, par des chemins impraticables, mais en revanche, le site est très beau, sauf pourtant une certaine étendue de terrain dont le nom est plus poétique que justifiable. On l'appelle "*Têtes de femme*". C'est une multitude de petites buttes de terre dure, recouvertes de quelques brins d'herbe. C'est curieux tout de même.

En face de la rivière "La Paix", il nous faut descendre l'éminence des "Mille Pieds", nom tiré de sa hauteur. Nous voyons là des chercheurs d'or — klondykers — disséminés sur les bords de la rivière, attendant que l'eau ait baissé pour commencer leur travail. Il nous prêtent main forte pour traverser. Une pluie battante nous force d'interrompre d'une journée notre route que nous reprenons au premier rayon de soleil. Encore 12 milles, et nous foulerons le sol de notre patrie adoptive. Nous cheminons en silence, livrées à nos réflexions... Je ne vous cache pas qu'une larme furtive est essuyée de temps à autre...

Bientôt nous apercevons les maisons de Saint-Augustin... Nos cœurs se serrent... et une pensée s'empare de notre esprit : C'est ici que je dois passer ma vie !... Ici, au milieu des sauvages, loin de mon pays, de ma famille, de mon foyer religieux... mais bien près de Dieu !... Oh ! oui, la missionnaire sent que Dieu est tout près d'elle... C'est lui qui lui inspire l'énergie du sacrifice, la soif de l'immolation, le désir de sauver des âmes...

Nous franchissons enfin le seuil de notre demeure, un samedi, le 25 juin, à trois heures du soir. Nous allons d'abord à la chapelle présenter nos hommages à Notre-Seigneur qui y réside déjà. Nous recevons ensuite la visite du Révérend Père Lesserec, supérieur de la mission qui, avec trois frères, vient nous souhaiter la bienvenue.

Après un bout de toilette, nous commençons le soir même la visite de notre domaine. C'est bientôt fait. Notre maison actuelle, de 27 pieds par 20, comprend la chapelle, la cuisine, un réfectoire et une salle. A quelques pas est la maison d'école où nous avons un dortoir. A une certaine distance, se trouve l'emplacement du futur couvent dont les pierres dorment encore dans la carrière, et le bois, dans la forêt. Plus loin est la maison des Pères, avec ses dépendances : boutique, bâtiments, glacière, grainerie, moulin, le tout aux dimensions fort modestes comme vous le pensez bien. Mais ce qui nous surprend agréablement, c'est de trouver la basse-cour peuplée de charmants poussins piaulant joyeusement sous le regard maternel. La prairie n'est pas déserte non plus, et vraiment nous habitons une terre où coulent, *sinon le miel*, du moins le lait et la crème.

Vous croyez peut-être, chères sœurs, qu'une première nuit à Saint-Augustin n'est pas propre à favoriser le sommeil ? . . Détrompez-vous . . . Jamais nous n'avons si bien dormi. Le lendemain, dimanche, Mgr Clut nous dit la messe pendant laquelle nous chantons nos cantiques favoris : O douce Providence — Amour au Sacré Cœur — Qu'ils sont aimés, grand Dieu, tes tabernacles — Je mets ma confiance . .

— Notre petite chapelle résonne agréablement sous les sons de notre harmonium qui, pour n'être pas un " vocalion " ni touché par un virtuose, n'en rend pas moins sa note mélodieuse.

Ici finit mon récit. Je me propose de vous en transmettre la suite dans quelques mois, c'est-à-dire quand nous aurons suffisamment goûté notre nouveau genre de vie.

En attendant, veuillez nous écrire. Il nous tarde d'avoir des nouvelles des évènements qui se sont accomplis à la maison-mère depuis notre départ. Quoi qu'il en soit, nous bénissons le Seigneur du résultat obtenu, et nous offrons à notre nouvelle Mère générale les sentiments de respectueuse soumission, de filiale tendresse dont nos cœurs de missionnaires sont tout pleins pour elle.

A nos bien-aimées mères du généralat nouvellement élues, nous présentons nos sincères félicitations, et à toutes nos chères sœurs l'assurance de notre profonde affection.

LES SŒURS DE LA MISSION SAINT-AUGUSTIN.

Souvenirs du Tonkin catholique

Par M. Adrien LAUNAY

De la Société des Missions Etrangères

SUITE

XVIII

*Mgr Retord et Mgr Hermosilla. — Division du Tonkin
en quatre missions.*

En 1844 et en 1845, Mgr Lefebvre, le vicaire apostolique de la Cochinchine occidentale, deux fois tombé entre les mains des mandarins de Thieu-Tri, fut deux fois relâché.

Ce double fait retentit dans tout le royaume. Parmi les catholiques et les païens, plusieurs crurent voir dans cette conduite la fin des persécutions ; si des actes d'hostilité se produisaient encore, ils ne seraient plus, pensaient-ils, que des incidents regrettables dûs à quelques particuliers, les derniers coups de feu au soir d'un combat meurtrier. . .

* * *

Au Tonkin, Mgr Retord avait déjà mis à profit cet état des choses et des esprits. Aucun de nos lecteurs, âgé aujourd'hui de cinquante à soixante ans, n'a oublié le nom de cet admirable évêque missionnaire, dont les lettres et la vie héroïque excitèrent si vivement l'enthousiasme.

Il naquit en 1803, à Renaison, grosse commune du département de la Loire.

Enfant d'une famille pauvre, il ne put d'abord obtenir d'elle l'autorisation de commencer ses études de latin. Un de ces incidents, qui sont les attentions aimables de la Providence envers ses prédestinés, lui fit donner la permission désirée. Ayant trouvé dans les vignes où il travaillait le prône d'un curé voisin, il l'apprit par cœur en quelques minutes, et le récita sans broncher devant ses parents ; dès lors, il eut gain de cause.

Il commença par prendre des leçons de son cousin Claude Deschavannes, un peu plus âgé que lui, et qui devait aller mourir missionnaire dans le royaume de Siam. Chaque soir, il lui demandait des explications sur *Rosa* ou sur *Amo*, en retenait le plus possible, puis, le lendemain, il se fixait à lui-même un certain nombre de pages à apprendre.

Afin de mener de front le travail intellectuel et le travail manuel, il employait cet ingénieux moyen : en se rendant à la vigne, il portait son rudiment, lisait quelques lignes, jetait son livre devant lui, à cinq ou six pas, puis taillait les ceps en se remémorant sa lecture ; arrivé à son livre, il le reprenait, lisait encore quelques lignes, le jetait de nouveau et continuait à tailler de plus belle jusqu'à ce qu'il sût tout ce qu'il avait décider de savoir ; volonté et activité d'enfant qui présagent celle de l'homme. Plus tard, il fut accueilli à Rensaison par un maître plus docte.

Une épreuve l'attendait dès sa première année d'études. Il était en vacances ; la nombreuse famille achevait assez tristement son maigre repas : le père était fatigué, la mère malade s'inquiétait et s'affligeait :

— Mon pauvre enfant, finit-elle par dire, tu vois que mes forces s'en vont ; nous avons tous besoin des tiennes, il faut renoncer à ton idée. Je ne peux plus rien...

Elle n'acheva pas, son fils venait de tomber évanoui.

A cette vue, chacun s'agite et pleure. L'aînée de la famille intercède pour lui au nom de tous :

— Mère, dit-il, il ne faut pas le tuer, vous savez que je

pioche dur, le jour pour les autres et la nuit pour nous : eh bien ! je ferai encore d'avantage.

“ — Et nous aussi, s'écrient ses frères et ses sœurs, nous nous priverons de tout, nous travaillerons, nous irons pour lui en service ; mais qu'il continue.”

La richesse est un bien exclusif, la générosité ne l'est pas, elle germe sous le toit de la chaumière ou dans les palais ; mais, quand on la rencontre à un si haut degré dans les familles d'apôtres, on s'explique que Dieu leur accorde ses meilleures bénédictions en appelant à lui leurs enfants.

* * *

La bibliographie de Mgr Retord a été écrite pour la première fois en 1859, une seconde fois sur un plan plus large en 1893. Elle nous le montre comme le type du missionnaire, tel que le rêvent les natures généreuses.

Il en eut l'indomptable ardeur, les invincibles espoirs, la bonté de cœur, la souplesse d'esprit et la fermeté d'âme.

Pendant sa carrière très agitée, il fit toujours preuve d'un imperturbable calme, non pas le calme extérieur qui ressemble à de la froideur, mais celui de la volonté qui procède de la force et sait cacher, sous un visage joyeux, les angoisses intimes.

Enthousiaste de la vie apostolique, même au milieu des plus redoutables périls et des plus dures misères, il a écrit sur les plaisirs du Tonkin une lettre, qui semble être le son le plus éclatant qu'une âme apostolique ait jamais rendu.

Bien des historiographes la lui ont empruntée pour peindre les sentiments de leurs héros, lui seul l'a faite, peut-être parce que seul, il éprouvait avec cette acuité ces nobles et saintes impressions. Dans cette lettre comme dans toutes celles qu'il écrivit et qui furent très nombreuses, son style reflète bien les qualités de son caractère : il est brillant et hardi, il a des images vives, des pensées très hautes, avec des phrases d'une incomparable douceur. Qu'il parle de :

malheurs ou d'espérances, sa vigueur ne fléchit jamais, elle est ardente dans les souffrances et dans les joies, et quelquefois tempérée par une mélancolie plutôt vibrante qu'attristante.

Elu évêque d'Acanthe et vicaire apostolique du Tonkin occidental, comme nous l'avons dit précédemment, il prit pour devise ce souhait de grande âme, que Dieu devait réaliser : *Fac me cruce inebriari*. Faites que je m'enivre de la croix.

* * *

Les premières années de son épiscopat concordèrent avec la mort du persécuteur Minh-Mang, la guerre et la victoire des Anglais en Chine, la délivrance des missionnaires par le commandant Lévêque ; et tout de suite, en homme habile et fort, sachant comprendre une situation et en profiter, il résolut de prendre la liberté. Après le renvoi spontané de Mgr Lefebvre, il mit ce dessein à exécution avec plus de hardiesse.

Sans doute, les anciens édits faisaient toujours loi, les prisons gardaient leurs confesseurs, sans être recherchées, les accusations contre les chrétiens continuaient d'être accueillies, et les dénonciateurs des prêtres indigènes ne cessaient pas de toucher la prime de leur délation. Mais il n'y avait plus ou presque plus de martyrs, et surtout on ne s'attaquait plus aux missionnaires européens.

A quoi bon ! puisque le roi les relâchait et subissait ainsi un échec. Mgr Retord saisit le point précis de cet état de choses ; et de suite, par un changement de front rapide, il marcha de l'avant.

Depuis longtemps, les missionnaires se dissimulaient, les catholiques restaient dans l'ombre, dès lors, les catacombes s'entr'ouvrirent : évêque, missionnaires, prêtres indigènes, chrétiens apparurent, célébrant les fêtes de l'Eglise dans tout leur éclat, chantant des messes solennelles et faisant des processions publiques. Dans certaines contrées du

Nord, le printemps succède brusquement à l'hiver ; hier la neige couvrait le sol, aujourd'hui un tapis de verdure la remplace. Tel fut le spectacle que présenta la mission du Tonkin occidental.

* *

L'évêque n'avait pas seulement compris la situation générale, il avait saisi le caractère des foules. " Remuez les masses, a dit de nos jours un homme politique, des fêtes, des chants, des rassemblements suffisent pour donner au peuple le sentiment de sa force."

Mgr Retord trouva dans son cœur d'apôtre une inspiration qui le conduisit par la même route. Mais il mit le ciel de son côté. Ce n'était pas en vain que, séminariste et jeune prêtre, il était allé se prosterner aux pieds de Notre-Dame de Fourvière : son âme avait gardé en la Reine des Apôtres une invincible confiance ; aussi fit-il avec elle ce pacte filial :

Je me suis mis sous la protection de la sainte Vierge d'une manière toute spéciale, je lui ai dit : " Marie, vous êtes ma mère et je suis votre enfant, c'est pour la gloire de Jésus, le fruit de vos entrailles, que je veux travailler ; ce sont les âmes qu'il a rachetées de son sang que je veux retirer de la gueule du serpent infernal ; ce sont les brebis confiées à mes soins que je veux paître. Pour cela, je vais parcourir ma mission dans tous les sens, j'irai dans les montagnes et dans la plaine ; je voguerai sur les fleuves et sur les mers : j'irai partout où il me sera possible de pénétrer, sans craindre ni les mandarins ni les fatigues : je prêcherai à voix forte tous ceux qui voudront m'entendre ; mais il faudra que vous me protégiez dans toutes mes courses apostoliques, car vous êtes ma mère et je suis votre enfant. Vous corrigerez mes imprudences, si j'en fais ; vous me retirerez du péril quand je m'y serai trop exposé, et cela ne vous coûtera pas beaucoup, vous êtes si puissante ! Je vous confie mon sort ; entre vos mains, il sera mieux qu'entre les miennes."

La Vierge sainte écouta la prière de son serviteur. Pen-

dant plus de quinze ans, Mgr Retord s'en alla à travers le Tonkin, le jour et la nuit, près ou loin des mandarins, dans les villes et dans les campagnes, et jamais il ne fut arrêté.

Les fidèles hésitèrent d'abord un peu à entrer dans cette voie, si différente de celle qu'ils avaient jusque-là suivie.

L'évêque leur eut bientôt expliqué que c'était la conclusion nécessaire de l'état actuel. Puisque le roi rendait la liberté aux Français, puisque les mandarins n'osaient plus les arrêter, c'est qu'ils avaient peur ; le moment de se montrer était donc venu pour les chrétiens.

Les Annamites ont l'esprit trop délié, pour ne pas saisir la justesse d'un tel raisonnement. Et d'ailleurs eussent-ils hésité à croire au résultat, qu'ils auraient dû obéir. Quand l'évêque voulait une chose, il la voulait bien et quand il l'avait nettement formulée, il entendait qu'elle s'accomplît. " Conduisez les Annamites avec un fil, disait Mgr Cuenot, mais ne lâchez jamais ce fil." Mgr Retord n'a pas formulé la théorie ; mais il l'appliqua.

* * *

Dans chacune de ses expéditions apostoliques, il prenait avec lui deux ou trois missionnaires, ou quatre ou cinq prêtres annamites, une vingtaine de catéchistes, et il allait de paroisse en paroisse, faisant dans chacune une sorte de mission.

" Ces jours, suivant l'expression d'un témoin, étaient de grands jours, puisqu'ils commençaient avant l'aurore pour ne s'achever qu'au milieu de la nuit suivante ; de saints jours, car on y priait le Seigneur de toute son âme ; d'heureux jours, puisqu'on y retrouvait la paix du cœur."

L'évêque confessait et prêchait comme un simple missionnaire. Lui-même a fait le récit de ces travaux :

" Voici, en peu de mots, dit-il, comment nous procédons : on élève une grande cabane en bambous et en paille ; on l'orne de

tentures à l'intérieur : on y dresse un autel qu'on décore le mieux possible ; c'est là notre cathédrale, là que nos chrétiens se rassemblent, le soir, pour réciter leurs longues prières, pour faire le Chemin de la Croix, entendre l'instruction et la lecture que leur fait un catéchiste ; et tous ces exercices se prolongent bien avant dans la nuit. C'est là que le matin, bien avant l'aurore, ils se réunissent de nouveau pour entendre le sermon et la messe, pendant laquelle de jeunes filles chantent à l'envi des prières correspondant à toutes les parties du saint sacrifice ; c'est là encore que nos néophytes, venus de loin, couchent pendant la nuit et mangent durant le jour. Quant à nous, une partie de notre journée se passe à recevoir la visite des chrétiens, qui, de toutes parts, nous apportent, avec leurs présents, l'expression filiale de leurs respects et de leurs félicitations, nous exposent leurs misères, nous expliquent leurs différends, et nous les égayons par le récit de mille histoires pieuses, nous les réjouissons par le bon thé que nous leur faisons boire, nous les consolons dans leurs peines, nous les réconcilions entre eux et les ramenons à Dieu par nos exhortations et nos encouragements. Le soir, nous entrons au confessionnal et n'en sortons que vers le milieu de la nuit."

Le lendemain, le travail de la veille recommençait. Parfois le catéchiste prévenait l'évêque que, dans la paroisse, cinq ou six pécheurs endurcis ne voulaient pas aborder l'église. Et alors, Mgr Retord prenait les grands moyens, qui eussent été petits si la foi et l'affection ne les eussent relevés.

Il déclarait qu'à tel jour il bénirait le village, à tel autre jour les enfants, puis, qu'il célébrerait une messe pour les chrétiens de la paroisse.

" Mais sachez-le bien, ajoutait-il, je ne veux point bénir les enfants de ceux qui refusent d'observer leur devoirs religieux, ni offrir pour eux le saint sacrifice."

La menace épouvantait plus que les sermons et les reproches ; elle frappait au cœur les malheureux dont la foi restait vivace malgré les défaillances ; leur désir de la béné-

diction et de la prière de l'évêque les amenait repentants au tribunal de la pénitence.

Si ce moyen ne réussissait pas, Mgr Retord en appelait à sa prière de prédilection : le Chemin de la Croix. Il prescrivait à la paroisse entière de le faire, et le succès couronnait ordinairement la ferveur de tous.

Aussi avait-il établi la pratique de cette dévotion dans toutes les paroisses de son vicariat.

Hommes, femmes, enfants, tous savaient par cœur les méditations particulières à chaque station.

“ Rien, disait-il, n'est plus attendrissant que d'entendre mes chrétiens réciter ces méditations dans leur langue chantante, sur un ton triste et doux, et avec un merveilleux accord. Oui, leurs gémissements sur la cruelle agonie de Jésus, dans ces pays lointains et idolâtres, dans cette vallée d'exil et de larmes, sont encore plus touchants que ceux des enfants d'Israël sur les rives du fleuve de Babylone.”

Les gouverneurs des trois provinces de Nghe-An, de Hanoi et de Nam-Dinh essayèrent bien de supprimer ces manifestations, ou tout au moins de faire croire à leurs administrés qu'ils voulaient les supprimer. Ils lancèrent un édit contre les catholiques.

Deux prêtres indigènes furent arrêtés, des villages bloqués, M. Masson et M. Barlier durent changer de demeure pendant quelques jours, puis tout retomba dans le calme. A la façon des projectiles qui manquent leur but, l'édit fit quelque bruit et excita quelques mouvements suivis d'une complète immobilité.

Ranimés par cette audace extraordinairement heureuse, fortifiés par la prière et par la grâce, les Annamites ne redoutaient plus rien, et pratiquaient ostensiblement les devoirs de leur sainte religion.

* * *

Au Tonkin oriental, Mgr Hermosilla, marchait sur les traces de Mgr Retord. Tous deux étaient d'ailleurs unis par les liens de la plus tendre charité.

En 1846, la mission de Mgr Retord fut divisée en deux, sous le nom de Tonkin occidental et de Tonkin méridional. En 1848, un semblable partage eut lieu dans la mission de Mgr Hermosilla et les deux vicariats furent appelés Tonkin oriental et Tonkin central.

A la tête du Tonkin méridional fut placé Mgr Gauthier, et Mgr Marti fut chargé du Tonkin central ; il devait avoir pour successeurs trois martyrs : Mgr Diaz, Mgr Garcia et Mgr Ochoa.

XIX

*Avènement de Tu-Duc. — Ses édits de persécution. —
Martyre de MM. Shæffler et Bonnard.*

Le roi Thieu-tri est mort en 1847, sans avoir osé faire couler le sang d'aucun missionnaire européen. Son fils Hoang-Kham lui succéda sous le nom de Tu-Duc (postérité vertueuse) et bientôt la persécution redevint sanglante.

Le 21 mars 1851, un édit fut publié :

“ Les prêtres européens, était-il dit, doivent être jetés dans les abîmes de la mer ou des fleuves, pour la gloire de la vraie religion : les prêtres annamites, qu'ils foulent ou non la croix aux pieds, seront coupés par le milieu du corps, afin que tout le monde connaisse quelle est la sévérité de la loi. Après avoir examiné ces dispositions, nous les avons trouvées très conformes à la raison.

“ En conséquence, nous ordonnons à tous nos mandarins de mettre ces instructions en pratique, mais secrètement et sans les publier.

“ Ainsi donc si dorénavant des prêtres européens viennent furtivement dans notre royaume pour en parcourir les provinces, tromper et séduire le cœur des peuples, quiconque les dénoncera ou les livrera aux mandarins recevra huit taëls d'argent et de plus la moitié de la fortune des receleurs du prêtre ; l'autre sera dévolue au fisc.

“ Quant aux recoleurs petits ou grands, peu importe qu'ils aient gardé l'Européen chez eux longtemps ou peu de jours, ils seront tous coupés par le milieu des reins et jetés au fleuve, excepté les enfants qui n'ont pas encore atteint l'âge de raison : ceux-ci seront transportés en exil au loin. ”

* * *

Un missionnaire français, Augustin Schœffler, âme très douce, d'une angélique piété, était en prison depuis un mois quand l'édit de Tu-Duc fut expédié. Il avait été arrêté le 1er mars dans la province de Son-Tay, à peu de distance de la paroisse de Bau-Nô. Cette région était alors infestée par les rebelles et les pirates, et une police spéciale avait été créée pour mettre fin à leur brigandage. Le missionnaire fut dénoncé. Il en fut averti et résolut de changer d'asile ; mais, croyant que les païens ne mettraient leur projet à exécution que pendant la nuit, les chrétiens jugèrent prudent de faire partir le prêtre pendant le jour. Malheureusement les espions connurent ce dessein et dressèrent une embuscade.

La route de Bau-nô au hameau que voulait gagner M. Schœffler, court par un sentier tortueux, au milieu de monticules déserts ; elle est bordée de buissons et de touffes de bambous : des satellites furent postés derrière les arbres et dans les ravins, avec ordre de se saisir de tous ceux qu'ils ne connaissaient pas personnellement. Un prêtre indigène et deux élèves, compagnons de M. Schœffler, quittent les premiers Bau-Nô, allant en éclaireurs ; tout d'un coup, de chaque buisson sort un soldat qui se jette sur eux et les fouille : la custode, les saintes huiles, un livre de prières sont trouvés ; il n'y avait plus de doute, on était en présence des disciples de l'Européen, et celui-ci paraîtrait bientôt. Les satellites reprirent leur poste d'observation, leur prévision était juste. Quelques heures après, M. Schœffler passa : il fut aussitôt entouré et garrotté.

Son martyre commençait, il s'en réjouit, car il l'avait désiré :

“ Je ne sais ce qui m'advient, avait-il écrit avant de quitter la France ; mais le pire qui puisse m'arriver c'est de recevoir un petit coup de sabre, et vous savez si ce verre de sang offert à mon Sauveur me ferait de la peine. . . Mais je crois bien que mes péchés feront que je manquerai cette circonstance si belle. ”

Cette humilité monta jusqu'à Dieu qui exauça le vœu de son apôtre.

* * *

Avant de livrer le prisonnier aux mandarins supérieurs, le chef de la police du canton permit au captif de se racheter, fixant sa rançon à une barre d'or et 100 barres d'argent. Le missionnaire affirma qu'il ne possédait pas cette somme et ne pouvait se la procurer. Le chef fut inflexible. On sut plus tard que ce n'était là qu'une ruse pour obtenir de l'argent. M. Schœffler le devina peut-être ; mais il répondit comme s'il croyait la proposition loyale :

“ — Hé bien, dit-il, puisque vous demandez absolument cette somme pour mon rachat, mettez en liberté mes quatre disciples ; eux seuls savent où ils pourront la prendre. ”

La réflexion parut juste et les quatre prisonniers furent relaxés.

Schœffler, se voyant alors seul, sans aucun chrétien compromis à son occasion, en ressentit une vive joie, et il engagea les satellites à le livrer promptement aux juges plutôt que de lui faire acheter sa liberté.

Les gardes attendaient le retour des prisonniers délivrés, qui devaient apporter la rançon. Le prêtre indigène, compagnon de M. Schœffler, avait en effet déjà réuni une dizaine de barre d'argent, et il les apportait comme un acompte, lorsqu'il rencontra des fidèles qui l'avertirent de la mauvaise foi du chef de la police, résolu à l'arrêter de nouveau, à garder l'argent et à livrer le missionnaire. Le prêtre rebroussa chemin, et les satellites, après une attente plus

ou moins longue, se voyant joués, conduisirent M. Schœffler aux grands mandarins de Son-Tay.

Le confesseur de la foi subit en leur présence un interrogatoire judiciaire sur son nom, sa patrie, son âge, sa condition, sur ce qu'il était venu faire au Tonkin, ce qu'il avait fait depuis son arrivée, les villages qu'il avait habités, les lieux qu'il avait parcourus. On lui demanda à qui appartenaient les objets religieux pris avec lui ; si, avant de venir dans ces contrées, il savait que la religion chrétienne y était strictement défendue.

L'accusé répondit à toutes les questions, excepté à celles qui auraient pu compromettre les catholiques.

* * *

Augustin Schœffler fut condamné à mort le 11 avril et exécuté le 14 mai 1851.

Quand le moment de quitter la prison fut venu, le jeune missionnaire jeta au loin ses sandales pour aller plus légèrement et plus vite à la mort. Il s'avavançait comme un triomphateur au milieu de ses gardes et de ses bourreaux, le visage riant, la tête haute, tenant dans ses mains sa chaîne relevée et récitant d'ardentes prières.

Arrivé au lieu du supplice, il se mit un instant en prière à genoux sur le bord d'un champ, et offrit à Dieu le sacrifice de sa vie ; puis il prit dans ses mains un petit crucifix qu'il portait sur lui, et le baisa trois fois avec une tendre émotion. Sur l'invitation du bourreau, il quitta sa tunique, rabatti sa chemise sur ses épaules avec aisance et promptitude.

L'exécuteur lui ayant lié les mains derrière le dos, il s'agenouilla, les yeux vers le ciel, et dit :

“ — Faites promptement ce que vous avez à faire. ”

C'étaient les paroles du Sauveur à Judas.

Le bourreau tremblait, et au troisième coup de sabre seulement l'apôtre consumma son sacrifice (1).

Sa tête fut jetée au fleuve et resta engloutie. Son corps, emporté par les fidèles, fut enterré dans la maison d'un chrétien habitant une paroisse voisine.

Celui-ci ne tarda pas à éprouver les vertus bienfaitantes des restes vénérés qui reposaient sous son toit. Depuis longtemps, attaqué d'une grave maladie et très attristé de n'avoir pas d'enfants, il eut bientôt la joie de recouvrir une santé parfaite et d'être père d'un fils.

* * *

Vauvenargues a dit : " Le soleil ni la mort ne peuvent se regarder en face. " Il s'est trompé ; il y a une race d'hommes à qui la mort ne fait ni baisser, ni détourner les yeux. Elle vient à eux, le doigt toujours posé sur ses lèvres qui gardent l'éternel énigme ; elle vient, terrible, inévitable : ils la voient, ils lui sourient et lui ouvrent les bras. C'est que mourir n'est pas pour eux comme pour les autres hommes. Ce n'est pas la dernière fonction de la vie organique que le matérialiste essaye d'accomplir sans trembler. Ce n'est ni la fin que le jouisseur redoute pour ses plaisirs, ni celle que le désespéré cherche pour ses douleurs. C'est un acte de foi dans la parole de Dieu, le témoignage de confiance le plus parfait que le chrétien puisse donner à Jésus-Christ. Les martyrs meurent avec joie, et leur mort est grande parce qu'ils meurent d'aimer un Dieu.

Ainsi en avait-il été d'Augustin Schœffler ; ainsi en fut-il de Jean-Louis Bonnard, qui alla célébrer au ciel l'anniversaire de son compagnon d'armes.

* * *

(1) Le Musée de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, rue Sala, 12, à Lyon, conserve précieusement plusieurs reliques et un tableau représentant le martyr du Vénérable Schœffler.

Né le 1er mars 1824, à St-Christôt-en-Jarez, département de la Loire, Bonnard est une de ces figures simples et calmes, dont la vie et la mort ne seraient jamais remarquées què de leurs proches, si Dieu lui-même n'entourait leur front d'une auréole de gloire. Missionnaire du Tonkin depuis 1849 il fut arrêté le 21 mars 1852, dans la petite chrétienté de Boi-xuyên, dépendante de la paroisse de Ke-bang, et ensuite conduit à Nam-dinh. Dès que la porte de son cachot se fut refermée sur lui, sa première pensée fut d'écrire à son évêque une lettre, qu'il terminait par ces paroles pleines de foi :

“ J'ai sur moi mon scapulaire, ma médaille et ma croix : ce sont là avec ma cangue et ma chaîne des trésors, que je n'échangerais pas contre ceux d'un monarque. ”

L'évêque lui répondit aussitôt, “ non pas, dit-il, qu'il eût besoin de nos exhortations pour parcourir vaillamment jusqu'au bout la noble et glorieuse carrière, mais, pour nous, c'était une consolation bien douce de répandre sur lui le parfum de notre affection. ”

Voici cette lettre si pleine d'amour divin et de tendresse humaine :

“ Votre arrestation m'a beaucoup affligé selon la chair, car il m'est bien douloureux de vous perdre, au moment où vous pouviez rendre de grands services à la mission. Vous avez bien du bonheur d'être, d'une manière si visible, le bien-aimé du Dieu des souffrances ; sans cela, j'aurais eu envie de vous faire quelques reproches. Pourquoi quitter le grand village de Ke-Bang, d'où votre travail pouvait rayonner au loin, pour aller vous jeter dans cette impasse de Boi-Xuyên ?

“ Vous y faisiez une si riche moisson ! Les gerbes y étaient si nombreuses, si pesantes, et les épis pleins du froment le plus pur !

“ Vous faisiez couler avec tant d'abondance des pressoirs du père de famille, ce vin généreux qui a fait germer les plus belles vertus !... ”

“ Mais non, je ne veux pas vous gronder : c'est Dieu qui l'a voulu ainsi ; vous y gagnerez le ciel et il en tirera sa gloire et celle de son Église. Seulement je suis triste de n'être pas de la partie. Quelle belle carrière que celle des martyrs !

“ Oh ! je suis plus que triste, je suis jaloux de vous voir partir

avant moi pour la patrie céleste, par le chemin le plus sûr et le plus court tandis que je reste encore sur cette mer orageuse, sans savoir quand je parviendrai au port, sans même être assuré d'y parvenir jamais.

“ Mçi, votre évêque, moi, le vieux capitaine de vingt ans de service en terre étrangère, sans compter mes trois ans de premières armes en pays natal, ne devais-je pas être couronné avant vous ? Comment osez-vous me supplanter ainsi ?

“ Mais je vous pardonne, parce que c'est Dieu qui l'a voulu ; vous êtes à ses yeux un fruit mûr pour le ciel, un fruit qu'il va bientôt cueillir.

“ Allez donc en paix, enfant gâté de la Providence, allez jouir du triomphe qui vous attend. Je vous admire d'avoir été choisi de si bonne heure, pour combattre le grand combat des héros chrétiens ; je vous porte envie, il est vrai, mais c'est une envie d'amour, une jalousie de tendresse. Il est certain que vous serez mis à mort, préparez-vous y donc le mieux que vous pourrez. Que vous êtes heureux ! les jours de votre pèlerinage sur la terre vont bientôt finir : bientôt vous irez rejoindre les Borie, les Cornay, les Schœffler, les autres apôtres et martyrs de cette mission. Ah ! qu'ils seront satisfaits de vous voir entrer dans leur glorieuse phalange ! ”

* * *

Le procès suivit son cours ordinaire. Lorsque la sentence fut prononcée, Mgr Retord écrivit de nouveau au captif.

Cette fois, sa voix se fait plus douce, sa tendresse plus grande avec une mélancolie résignée, qui avive le charme de la parole de l'évêque à son prêtre :

“ Soyez tranquille, mon bien-aimé, toutes vos intentions seront remplies, toutes vos commissions seront faites. Je prendrai un soin tout spécial de vos chers compagnons de captivité et des autres personnes auxquelles vous portez intérêt. Je serai pour eux un bon père. Vous me demandez pardon, mais je ne sais quel pardon vous donner ; vous ne m'avez jamais offensé en rien.

“ Vous savez que je vous ai toujours sincèrement aimé, et maintenant je vous aime plus que jamais. La bénédiction que vous sollicitez je vous l'ai donnée dès l'époque de votre arrivée dans cette mission : elle est restée sur vous jusqu'à ce jour, elle vous suivra jusque dans l'éternité. Oui, je vous bénissais, quand je vous donnai le beau nom.

de Côté-Huong, c'est-à-dire Père la Patrie, Père l'Encens, Père le Parfum, car le mot Huong signifie tout cela. Or, c'est maintenant que cette aimable patrie va vous apparaître dans toute sa splendeur, et que vous allez être un de ses habitants, c'est maintenant que cet encens précieux va brûler sur l'autel du martyr et que sa fumée va monter jusqu'au trône de l'Éternel, c'est maintenant que ce parfum admirable va plaire à Jésus comme celui de Marie-Madeleine, et réjouir par sa bonne odeur les anges et les hommes, le ciel et la terre. Je vous ai donc béni il y a longtemps, cependant je vous bénis encore. Que la force de Dieu le Père vous soutienne dans l'arène des héros où vous allez entrer ; que les mérites de Dieu le Fils vous consolent sur le Calvaire où vous allez monter, que la charité de Dieu le Saint-Esprit vous enflamme dans le cénacle de votre prison, d'où vous allez sortir pour cueillir les palmes des martyrs. ”

M. Bonnard était à la hauteur de ces nobles sentiments les lettres qu'il adressa à sa famille, à ses amis, à son évêque en font foi. Nous aimons à citer la dernière qu'il écrivit comme on aime à redire les paroles d'un mourant, et ici, c'est plus qu'un mourant ordinaire, c'est un témoin de Jésus-Christ :

“ Monseigneur et mes chers confrères, disait-il le 30 avril, voici la dernière lettre que je vous écris. Mon heure solennelle est sonnée : adieu ! adieu ! Je vous donne à tous rendez-vous au ciel, c'est là que j'espère vous revoir ; je n'aurai plus la douleur de vous quitter. J'espère en la miséricorde de Jésus, j'ai la douce confiance qu'il m'a pardonné mes innombrables fautes, j'offre volontiers mon sang et ma vie pour l'amour du bon Maître et pour ces chères âmes que j'aurais tant voulu aider de toutes mes forces.

“ Demain, samedi 1er mai, fête des saints Apôtres Philippe et Jacques et anniversaire de la naissance de M. Schœffler au ciel, voilà, je crois, le jour fixé pour mon sacrifice. *Fiat voluntas Dei.* Je meurs content. Que le Seigneur soit béni ! Adieu à tous dans les saints cœurs de Jésus et de Marie. “ *In manus tuas, Domine commendo spiritum meum. In corde Jesu et Mariæ osculor vos, amici mei. Vincit in Christo.*

“ La veille de ma mort, 30 avril 1852. ”

* * *

L'exécution eut en effet lieu le 1er mai. Le matin de ce

jour, M. Bonnard reçut encore la sainte communion ; s'unir à Dieu avant de mourir pour lui, avant d'aller le voir face à face et sans voile, avant d'aller recevoir la couronne éternelle de gloire et d'amour, n'est-ce pas, en vérité, le résumé de toutes les joies humaines et célestes que l'homme peut goûter ?

L'emplacement choisi pour le supplice était à environ une lieue et demie, au-dessus de la ville de Nam-Dinh, sur les bords du fleuve. Le martyr fit ce trajet à pied, chargé de sa cangue et de sa chaîne. Arrivé au lieu de l'exécution, le mandarin s'aperçut que l'on avait oublié d'apporter les instruments nécessaires pour couper la cangue et briser les fers. On mit au moins une heure pour les aller chercher, et le soldat de Jésus-Christ resta tout ce temps à genoux, droit et ferme. Lorsqu'enfin l'opération fut faite, le chef donna le signal et la tête du prêtre tomba sous le sabre du bourreau.

Conformément aux instructions supérieures, les mandarins firent aussitôt brûler la terre rougie du sang du martyr, afin d'empêcher les chrétiens de la recueillir ; ils firent ensuite porter le corps dans une barque montée par une compagnie de soldats en armes ; un officier passa sur une seconde barque avec sa garde. Tous avaient des vivres pour trois jours et des munitions comme s'ils allaient faire une expédition lointaine et dangereuse. C'était une ruse et personne ne l'ignorait. Mgr Retord avait donné des ordres pour qu'on lui rapportât les restes du martyr, qu'il voulait garder à l'Eglise de Dieu. Un canot, appartenant à des catholiques, voguait devant la flottille mandarinale, observant ses faits et gestes. A la nuit, l'officier l'arrêta et le corps du missionnaire fut jeté dans les flots.

Du canot, les chrétiens aperçurent ce mouvement, et lorsque les barques des persécuteurs virèrent de bord, ils revinrent rapidement en arrière, relevèrent le cadavre et le portèrent immédiatement au collège de Vinh-tri.

Il était une heure du matin. Mgr Retord fut averti que le précieux trésor lui était rendu : il fit mettre le corps dans un cercueil et le plaça, la face découverte, au milieu de l'église ; longtemps il demeura agenouillé, priant de toute son âme celui qu'il avait nommé son fils et qu'il appelait maintenant son protecteur : " Oh ! qu'il était beau, écrivait-il au lendemain de cette veillée funèbre, qu'il était beau couché dans sa bière et revêtu des habits sacerdotaux ! On aurait dit une statue du plus bel ivoire. Sa tête bien ajustée à son cou semblait dormir d'un paisible sommeil, ou plutôt semblait être en extase et avoir une céleste vision qui le faisait sourire (1). "

La nuit suivante, l'évêque célébra les obsèques, mais à voix basse, entouré de prêtres et de rares chrétiens très sûrs, qui connaissaient seuls le secret ; puis il enterra l'apôtre dans le collège de Vinh-Tri.

XX

Nouvelles persécutions. — Martyre de Mgr Diaz.

La terre du Tonkin avait bu le sang des Cornay, des Borie, des Delgado, des Hénarès et de centaines d'autres victimes tombées pour l'honneur de Dieu et de sa Sainte Eglise. Un instant Tu-Duc laissa quelque répit aux chrétiens. Hélas ! ce n'était pas la paix, mais une simple trêve que l'ennemi employa pour préparer de nouvelles armes.

* * *

A la cour, deux partis étaient en présence : l'un voulait qu'on en finît avec la religion ; l'autre, par politique ou par

(1) Le Musée lyonnais de l'Œuvre de la Propagation de la Foi a plusieurs reliques du Vénérable Bonnard.

humanité, penchait vers la tolérance. Incertain de la voie à suivre, ou désireux de se laisser forcer la main, Tu-Duc tint de nombreux conseils sur la question religieuse de 1853 à 1855. Chacun des hauts mandarins traçait le plan qu'il considérait comme le meilleur. Le gouverneur du Binh-Dinh, province de Cochinchine, voulait faire des catholiques une caste de parias, et lasser leur constance à force de vexations ; un autre grand mandarin, plus modéré, proposait ceci : " Qu'on persécute encore pendant trois ou quatre ans, après quoi, on laissera les chrétiens en paix. On proposera à chacun de fouler la croix ; ceux qui obéiront auront une ligature de récompense ; ceux qui s'y refuseront, seront punis d'une amende de six masses. "

Evidemment, celui-là était pour les moyens économiques.

Tu-Duc rejeta ces moyens, comme absolument insuffisants :

" Comment, dit-il, il y a près de vingt ans que nous employons tous nos efforts pour arracher les chrétiens à leur religion ; nous n'avons encore rien gagné, et vous croyez qu'en trois ou quatre ans, on viendra à bout de les convertir ! "

D'autres mandarins proposaient des mesures plus sérieuses et plus redoutables : " Décapiter tous les missionnaires européens, assommer à coups de bâton les prêtres indigènes, étrangler les catéchistes et les étudiants ecclésiastiques. Peine de mort pour quiconque cache un proscrit dans sa maison et pour tout maire de village qui ne le dénonce pas. Peine de mort contre tout mandarin chrétien qui refuse d'abjurer. Tout fonctionnaire sur le territoire duquel on arrêtera un prêtre, perdra sa place. Récompense de cinq cents taëls à qui livre un prêtre européen, et de cent taëls à qui livre un prêtre annamite. "

Le vice-roi du Tonkin, Thuong Giai, écrivit aussi son rapport, qui fut un des plus curieux. Il inclinait à l'indulgence et à la liberté religieuse ; mais, pour ne pas choquer

trop vivement le prince, il usait de détours, afin de lui faire accepter la vérité. A ce titre, c'est un spécimen achevé de diplomatie annamite, que Mgr Retord caractérisait en ces termes :

“ Il y a de tout dans cette pièce curieuse, du bon sens et de l'absurde, du vrai et du faux, du sérieux et du ridicule : mais ce qui domine certainement, à travers la phraséologie embarrassée d'un rhéteur qui veut dire la vérité sans choquer trop fortement le maître, c'est la bienveillance à l'égard des fidèles et le désir très sincère d'arrêter la persécution. ”

* * *

Ni les sages et politiques représentations du vice-roi du Tonkin, ni celles, très fermes aussi, du vice-roi de la Basse-Cochinchine qui s'était refusé, pour sa part, à publier l'édit de 1851, ne devaient l'emporter sur les conseils de la haine.

Après trois ans de délibérations, de projets et de contre-projets, le 18 septembre 1853, l'édit de proscription générale fut porté. En vertu de ce décret, les mandarins chrétiens avaient un mois pour abjurer, les soldats et le peuple, six mois ; les catholiques ne pouvaient concourir pour aucun degré littéraire, ni exercer aucune charge ; quiconque arrêtait un prêtre européen, avait droit à trois cents clous d'argent (2,400 fr.) et un prêtre annamite à cent clous (800 fr.) la peine de mort était prononcée contre tout prêtre européen et annamite. On intima aux mandarins l'ordre absolu de veiller à la stricte exécution de cet édit. Cette fois, Tu-Duc et ses ministres voulaient être obéis.

A la nouvelle de cette ordonnance qui présageait de terribles malheurs, le pieux vicaire apostolique du Tonkin central, Mgr Diaz, écrivit ces courageuses paroles :

“ Si le Seigneur n'a pas résolu d'arrêter encore la fureur de nos ennemis, si nous devons à notre tour entrer dans la voie du martyr et suivre les traces de nos vénérables prédecesseurs, je conjure toutes-

Les âmes pieuses d'intercéder pour nous, afin que la grâce du Saint-Esprit nous assiste dans les combats que nous aurons à soutenir jusqu'au moment de répandre la dernière goutte de notre sang par amour pour Dieu et pour la rémission de nos péchés.

“ Qu'elles prient surtout pour celui de tous qui en a le plus besoin, et qui, à titre de pasteur, doit donner le premier l'exemple de l'immolation, avant de souffrir que ses brebis soient dévorées ! ”

Cet appel fut entendu. L'univers catholique se mit en prières, et les chrétiens annamites, sous la conduite de leurs intrépides pasteurs, attendirent avec une humble patience les jours terribles d'une persécution jusqu'alors inouïe.

* * *

Un rayon de soleil vint cependant briller dans ce ciel tout chargé de tempête ; mais, hélas ! pour s'évanouir bien-tôt.

Les persécutions sans cesse renouvelées et l'accroissement du commerce européen décidèrent Napoléon III à établir des relations plus fréquentes et plus directes entre la France et l'Extrême Orient. Il envoya un plénipotentiaire, M. de Montigny, chargé de négocier des traités avec le Siam, le Cambodge et la Cochinchine. Le diplomate était autorisé à s'occuper de la question religieuse, et à réclamer pour les missionnaires le droit de vivre en paix et de prêcher librement les vérités catholiques.

Malheureusement, par suite de circonstances indépendantes de la volonté de tous, les navires français, au lieu de se présenter en même temps sur les côtes d'Annam, n'arrivèrent que les uns après les autres.

Retardé par la tempête, M. de Montigny ne jeta l'ancre dans les eaux de Tourane que le 23 janvier 1857. Il était trop tard. Le roi d'Annam, revenu de sa première frayeur, encouragé secrètement par la Chine, avait eu le temps d'organiser la résistance et de se préparer à tenir tête à ces barbares d'occident, qui n'étaient pas après tout si redou-

tables, puisqu'ils partaient les uns et les autres, sans se venger des refus persistants opposés à leurs demandes. Après quelques essais inutiles d' négociations, le plénipotentiaire français, n'ayant ni vaisseau ni soldats pour appuyer ses paroles, se vit forcé à son tour de quitter Tourane et de passer à Hong-Kong. Mais avant de s'éloigner, il eut, dans sa générosité chevaleresque, la pensée d'écrire à Tu-Duc, pour lui recommander les chrétiens et les missionnaires, le menaçant de la colère de la France, s'il osait encore les mettre à mort.

* *

Le départ des vaisseaux français jeta la consternation dans le cœur de tous les catholiques annamites, des frontières de Chine à celles du Cambodge.

“ Jamais déception plus navrante pour nos chrétiens, s'écriait le Vicaire apostolique du Tonkin occidental. Et nous, il faut bien l'avouer, nous avons éprouvé un indicible serrement de cœur en voyant s'écrouler si vite tout l'édifice de nos plus chères espérances, en entendant répéter autour de nous des plaintes accusatrices et des propos extrêmement durs pour nos oreilles françaises. Sont-ce là, disait-on, vos compatriotes si vantés ? C'était bien la peine de venir de si loin, s'ils ne voulaient pas manger des buffles, aller à la chasse aux singes, ou se promener en amateurs sur les rivages de la mer ! Ils sont venus sans que nous les ayons appelés et ils nous quittent après nous avoir compromis. Ils ont commencé par une bravade et fini par une lâcheté. Voilà quelques-unes des belles paroles qui traduisent autour de nous le désappointement général. Il est vrai qu'elles étaient injustes : M. de Montigny a fait tout ce que l'on pouvait attendre d'un homme de cœur, son dévouement ne s'est arrêté que devant l'impossible. ”

Après le passage du plénipotentiaire français, la haine de Tu-Duc et des mandarins redoubla. Cette intervention de l'étranger dans les affaires de leur pays leur sembla un crime des missionnaires et des chrétiens.

* *

Un édit fut publié au mois de mai, ordonnant aux chefs et sous-chefs de canton, aux maires et adjoints des communes de faire de nouveaux et plus vigoureux efforts, pour arrêter les prêtres européens et annamites.

Quelques jours plus tard, un second édit renforça le premier ; puis un troisième fut publié le 7 juin.

Mgr Diaz fut la première victime de cette persécution. Le 20 mai 1857, il venait de célébrer le saint sacrifice de la messe à Biu-Chu et achevait son action de grâces, quand la maison fut entourée par les satellites du mandarin. Le péril était imminent. Un soldat chrétien, sans calculer le danger auquel il s'exposait, s'offrit pour sauver la vie de son évêque. En effet, il réussit à le faire évader.

Mais la visite du village eut lieu. L'espion principal se dirigea avec ses soldats vers la maison où était réfugié le vicaire apostolique qui fut arrêté.

Il fut enfermé dans les prisons de Nam-Dinh et condamné à mort. La sanction royale ne se fit pas attendre ; elle était ainsi conçue :

Malgré nos lois qui prohibent rigoureusement la fausse religion de celui qu'on appelle Jésus, l'Européen Joseph An, maître principal de la dite religion, ayant eu l'audace de pénétrer dans notre empire et de séduire nos sujets en les portant à embrasser son culte, crime dont il s'est confessé et reconnu coupable ; nous ordonnons et enjoignons, qu'aussitôt cet ordre reçu, on lui tranche la tête, qu'on la jette en l'air pour l'épouvante des autres et, après cela qu'il soit précipité à la rivière, pour couper d'un seul coup la cause de tant de maux. ”

L'exécution se fit en un lieu appelé par les *Annales Dominicaines* espagnoles, les sept Yugadas. Les bourreaux étendirent par terre les nattes de jonc, le tapis rouge de l'évêque et les trois vêtements qu'il avait portés en prison. On le fit asseoir sur un coussin après lui avoir attaché les mains derrière le dos.

Un forgeron brisa à coups de marteau la chaîne de fer qui enserrait le col et les pieds. Un soldat plaça un piquet

entre les épaules du vénérable condamné et l'y attacha avec des cordes enroulées sur la poitrine et sur le ventre.

“ — Tout est-il prêt ? demanda l'officier.

“ — Oui, ” répondit le soldat.

Le grand mandarin ordonna de frapper l'évêque au troisième coup de tam-tam ! mais au deuxième, le bourreau abaissa son sabre et trancha presque entièrement la tête ; il la détacha ensuite et la laissa rouler par terre.

Sur l'ordre du mandarin, il la saisit par la barbe, la jeta en l'air, la reprit et la mit dans un panier. Enfin, il coupa les cordes roulées autour du cadavre qui s'affaissa.

Le corps enveloppé dans des nattes et la tête placée dans un panier avec des pierres, furent attachés à une barque mandarine, puis, une dizaine de rameurs, le visage tourné en avant, avec défense expresse de regarder en arrière poussèrent cette barque jusqu'à l'Océan. Un capitaine, assis à l'arrière, près des cordes qui traînaient le corps et la tête flottant entre deux eaux, coupa ces cordes l'une après l'autre à différents endroits du fleuve, afin d'ôter aux chrétiens la possibilité de retrouver ces précieuses reliques pour leur donner une sépulture honorable.

XXI

Nouveaux martyrs.

La mort de Mgr Diaz ne devait pas calmer la rage des persécuteurs. La mission du Tonkin eut néanmoins, au mois de septembre 1857, un moment de soulagement lorsque le *Catinat*, bâtiment français, et le *Pily*, steamer affrété par le consul d'Espagne à Macao, vinrent réclamer Mgr Diaz ; il était trop tard !

La présence de M. Kleczkowski, secrétaire de l'ambassade française en Chine, et de M. Narcisse Caneta, consul espa-

gnol, laissa néanmoins, dans l'âme des malheureux Tonkinois, des sentiments de reconnaissance. On regretta de part et d'autre l'insuccès d'une tentative qui ne fut ni assez sérieuse ni assez prolongée, et qui, hélas, ne fit, comme la précédente, qu'augmenter la fureur des ennemis du christianisme.

* * *

Abordons le récit de ces jours de triste et glorieuse mémoire.

Le 9 janvier 1858, le bourg de Ngoc-Duong se trouva tout à coup cerné par cinq mille hommes de troupe venus des trois provinces de Ha-Noï, de Nam-Dinh et de Hung-Yen, de sorte que ce bourg, quoique très étendu, était entouré de trois rangs de soldats. Les assiégés, espérant que les hameaux voisins viendraient à leurs secours, fermèrent les portes de leur village. De leur côté, les mandarins, voyant la population en révolte ouverte, n'osaient l'attaquer de front, et se contentaient de lancer par-dessus les murs des fusées incendiaires. Le feu prit bientôt de toutes parts, et, à l'aide de cette diversion, l'ennemi pénétra sans résistance dans la place embrasée. Ce fut alors une scène déchirante : le peuple, femmes et enfants, pris entre l'incendie et le fer des soldats, fuyaient de tous côtés en poussant des cris lamentables ; beaucoup de ces malheureux périrent brûlés, tués ou noyés dans les étangs. La troupe sabrait tous ceux qu'elle rencontrait, tandis que le feu, excité par le vent, dévorait les maisons, qui furent consumées, à l'exception de cinq ou six appartenant aux religieuses.

Le P. Huan, prêtre indigène, chargé de Ngoc-Duong, fut arrêté et décapité le 30 janvier suivant avec trois chrétiens. Le P. Pierre Khang fut décapité le 10 février ; le P. Dat, le lendemain ; le P. Hien, le 22 du même mois.

Dans la nuit du 7 au 8 juillet, Mgr Melchior Garcia San

Pedro fut arrêté au village de Kien-Dao, où Mgr Ignace Delgado l'avait été vingt ans auparavant. Le 8, il fut conduit à la capitale, chargé de pesantes chaînes. Les soldats prirent en même temps deux jeunes gens, serviteurs de l'évêque, qui par leur fermeté et leur constance dans la foi, obtinrent la couronne du martyr.

* * *

Le 28 juillet, Mgr Garcia fut conduit au supplice. Il portait avec piété son bréviaire dans les mains, et les épaules chargées d'une lourde cangue, il marchait péniblement, tombant à chaque instant dans la boue. Une vingtaine de soldats l'entouraient le sabre nu. L'escorte entière se composait de cinq cents hommes, de deux éléphants, de quatre chevaux, sans compter la populace qui les suivait.

“ On étendit une natte et sur cette natte une couverture ; on brisa la chaîne du prisonnier, et on le força de se coucher sur le dos. Le bourreau fixa dans le sol à la hauteur des mains, mais à une distance où elles ne pouvaient pas atteindre, deux pieux auxquels on les attacha fortement, en les étirant avec des cordes.

“ Quand les mains furent ainsi attachées, raconte le P. Roy, le bourreau cloua au-dessous de ses bras deux autres pièces de bois qu'il assembla par en haut, sans doute en écrasant la poitrine.

“ On ficha ensuite en terre deux pieux du côté des pieds, auxquels on fit subir la même opération qu'aux mains. On en plaça deux autres près de la partie supérieure des cuisses et on les assembla comme ceux placés sous les aisselles.

“ Bientôt une voix se fit entendre pour ordonner qu'on coupât d'abord les jambes, puis les bras, puis la tête, et qu'enfin on ouvrit le ventre du condamné.

“ A peine cet ordre fut-il donné, que cinq bourreaux se placèrent à leur poste, près de l'espèce de croix qu'ils

avaient déjà préparée. Ils avaient un instrument semblable à une hache ou à une cognée, dont le tranchant n'était pas aiguisé, afin que les tourments du martyr fussent plus longs et plus cruels.

“ On commença par les jambes, que l'on coupa au-dessus des genoux, mais que l'on ne détacha qu'après dix ou douze coups ; les nerfs et la peau se contractèrent, et des flots de sang arrosèrent la terre, On passa ensuite aux bras, qui durent être frappés chacun six ou sept fois. Alors seulement les lèvres du confesseur cessèrent de prononcer le nom de Jésus. . . Puis on lui coupa la tête, après lui avoir porté au moins quinze coups. Enfin, les monstres lui ouvrirent le ventre avec un couteau pointu, et lui arrachèrent les entrailles avec un crochet.

“ Après tant de cruautés, ils prirent la natte et le tapis et en enveloppèrent le tronc, les jambes et les bras, et les jetèrent dans une fosse qu'ils avaient creusée non loin du lieu du supplice. Les mandarins, comme les bourreaux, voulurent y faire passer les éléphants pour fouler et tasser le terrain ; mais ces animaux, plus humains que leur conducteurs, respectèrent le lieu qui renfermait les restes du martyr ; ils refusèrent opiniâtement d'avancer, et les bourreaux durent renoncer à leur entreprise.

“ La tête fut placée dans un panier et porté en ville par la Porte Méridionale, et, le 29, elle fut hachée et jetée à la mer. Les entrailles furent suspendues au mur d'une maison près de la Porte Orientale.”

XXII

La France et l'Espagne en Annam.

Cependant tous ces massacres avaient douloureusement retenti en Europe, particulièrement en France et en Espagne.

Un évêque de Cochinchine, Mgr Pellerin, était venu à Paris exposer à l'empereur Napoléon III l'affreuse situation des catholiques d'Annam.

La France se mit d'accord avec l'Espagne pour venger la mort de ses nationaux et soutenir en Indo-Chine la cause de la civilisation.

* * *

Le vice-amiral français Rigault de Genouilly et le colonel espagnol Lanzarote furent placés à la tête de l'expédition franco-espagnole.

A Manille, le départ des troupes rappela les beaux jours des croisades espagnoles. Le capitaine général des Philippines fit lire aux troupes l'ordre du jour suivant, daté du 1er septembre 1858 :

“ Soldats, une partie de l'armée des Philippines et de sa marine va, conjointement avec la brillante marine et la brave armée de la France, ces filles favorisées de la victoire, prendre part à l'expédition destinée à venger les insultes faites à notre sainte religion et à nos pieux missionnaires dans l'empire d'Annam, où bientôt flotteront réunis les aigles françaises et les drapeaux de Castille.

“ La cause est sainte et la main de Dieu guidera vos pas ; elle est glorieuse, et notre Reine cueillera avec plaisir vos lauriers ; elle est dictée par l'honneur et par la civilisation, et un peuple entier vous devra la tranquillité de sa conscience. La Reine, vos camarades qui envient votre sort, et le général qui vous adresse la parole, n'exigent de vous qu'une seule chose : Quelle que soit la situation à laquelle vous conduiront les événements, faites exactement votre devoir, et dans les moments où seront mis à l'épreuve votre valeur et vos efforts, que les alliés auprès de qui vous combattez en frères, reconnaissent en vous les enfants de la patrie du Cid et de Fernand Cortez.

“ Soldats, vive la Reine !

“ FERNANDO DE NOZAGARAY.”

Ces nobles paroles furent suivies de démonstrations religieuses qui honorent l'Espagne et son ancienne colonie des Philippines.

Avant de s'embarquer pour la Cochinchine, les troupes entendirent la messe dans la chapelle de Notre-Dame-du-Rosaire, du couvent de Saint-Dominique.

Le P. François Gainza, religieux dominicain, aumônier en chef de l'expédition, et plus tard évêque de la *Neuva-Caceres*, célébra la sainte messe et adressa de chaleureuses paroles à l'armée.

* * *

La campagne commença bientôt et, le 31 août 1858, les alliés s'emparèrent de Tourane, après quelques heures de bombardement. Peut-être à ce moment eussent-ils pu, par une marche rapide, gagner Hué, s'en rendre maîtres, imposer au roi les volontés de la France et de l'Espagne, et laisser les forces nécessaires pour les faire exécuter.

Mais, ne connaissant pas suffisamment le pays où il combattait, les coutumes et les mœurs des habitants, le commandant français de l'expédition, l'amiral Rigault, hésita, s'arrêta, et resta cinq mois devant Touranne.

En vain, Mgr Pellerin le pria de marcher sur Hué, dont il aurait eu facilement raison. A toutes les sollicitations, l'amiral opposa un refus persistant. On a dit depuis qu'il attendait les chrétiens, et à ce sujet on a accusé les missionnaires d'avoir fait concevoir à l'empereur de fausses espérances.

C'est là une exagération des partis, oublieux des principes et des traditions de l'Eglise catholique, qui enseigne partout et toujours l'obéissance aux souverains, fussent-ils persécuteurs. Et de plus, c'était une impossibilité.

Comment, en effet, les chrétiens, perdus au milieu des populations païennes, dans la proportion d'un sur cinquante, soumis d'ailleurs à la surveillance la plus sévère dans chaque village, eussent-ils pu se concerter pour tenter une diversion en faveur de nos compatriotes ? Ils eussent été écrasés sans aucune utilité pour personne.

Il y a quelques années, répondant à ce même reproche qu'un député portait à la tribune de la Chambre, Jauréguiberry, notre ministre de la marine, ajoutait avec un grand bon sens :

“ On a dit que l'amiral Rigault de Genouilly avait eu, dans les premiers temps, de grandes désillusions ; qu'on lui avait assuré que, dès que nous interviendrions sérieusement, cinq cent mille chrétiens annamites se lèveraient en notre faveur. Eh ! bien, j'avoue, moi qui ai coopéré plus tard à l'expédition de Cochinchine, que nous eussions été fort embarrassés par un semblable soulèvement ; car enfin il aurait fallu sans doute donner des armes à ces cinq cent mille hommes, et peut-être aussi des vivres, ce qui eût été fort difficile. Je crois donc qu'il était bien préférable que les chrétiens restassent tranquilles dans leurs villages.”

Mais il y avait d'autres moyens de succès qu'on aurait pu employer, qui, même aujourd'hui, n'auraient pas perdu toute leur valeur, et dont on se garda bien.

Mgr Retord lui en indiqua un, le principal et le meilleur

“ Si M. l'amiral veut faire les choses d'une manière solide et durable, glorieuse pour la France et pour la Religion, il faut qu'il s'empare du pays au nom et pour le compte de la France, ou qu'il y mette un roi chrétien sous la protection de la France, qui garderait le port et les îles de Tourane.”

Malgré ces conseils, Rigault de Genouilly s'immobilisa sur le rivage annamite.

Cette conduite lui a été vivement reprochée. Peut-être serait-il juste d'être plus indulgent. Nous qui avons vu et voyons tous les jours les difficultés des conquêtes lointaines et la rareté des pacifications rapides, nous sommes moins portés à blâmer l'amiral qui, n'ayant avec lui que fort peu de troupes, craignant d'être mal soutenu par son gouvernement, n'osait s'avancer très loin.

Il est certain que, s'il eut agi autrement, la victoire eût

été facile ; mais il est également certain que de graves difficultés eussent surgi le lendemain de la victoire.

Nous ne voulons pas nous poser en défenseurs de l'amiral Rigault ; mais il nous a paru bon d'indiquer quelques motifs de ses hésitations.

* * *

Malheureusement, pendant ce temps, la persécution battait son plein dans tout le royaume d'Annam.

Ce fut une des plus terribles époques des Eglises du Tonkin.

Le patriotisme s'unit à la haine religieuse pour soulever contre elles un formidable orage. De nombreux prêtres indigènes séculiers et dominicains, des centaines de catéchistes, des milliers de fidèles, furent emprisonnés et torturés. Beaucoup d'entre eux furent mis à mort ou envoyés en exil. Les villages chrétiens furent pillés ou brûlés ; les biens des catholiques donnés aux païens.

Au milieu de cette tourmente, le 22 octobre 1858, mourut de misère, réfugié dans les forêts de Dong-Ban, le vicaire apostolique du Tonkin occidental, Mgr Retord, dont le nom est resté synonyme d'héroïsme apostolique.

“ Il était le bien-aimé de Dieu et des hommes, dit un évêque espagnol ; aussi sa mort a été un deuil général pour les chrétiens annamites. Une si triste nouvelle nous a tous plongés dans la plus grande douleur ; Mgr Hermosilla, surtout, en a été vivement affligé. Ce prélat se regardait comme son fils, parce qu'il avait reçu la consécration épiscopale de ses mains, et on l'entendait répéter en sanglottant : “ Mon père est mort ! J'ai perdu mon père ! ” Pour moi, c'est une consolation, après l'avoir beaucoup pleuré, de payer mon tribut d'éloges à la mémoire d'un père, d'un ami et d'un frère d'armes dans les combats du Seigneur.”

“ On ne saurait croire, disait Mgr Forcade, de quelle immense popularité Mgr Retord jouissait dans les missions

d'Asie ; son nom remplissait tout l'extrême-Orient ; sans distinction de nationalité, ni de culte, on vénérât en lui la plus haute expression du courage, de la capacité et de la vertu."

Qu'on se rappelle, en effet, le dévouement de son clergé, électrisé par son exemple et toujours prêt au martyre ; la confiance de ses néophytes qui pensaient n'avoir plus rien à craindre dès qu'ils étaient sous la sauvegarde de sa présence ; l'amitié des plus illustres mandarins, qu'il eut le secret d'associer à ses œuvres chrétiennes ; l'admiration des païens, qui saluaient en lui le grand Roi de la Religion.

* * *

La persécution continuait ardente, implacable.

" O cieux ! s'écriait Mgr Ochoa, vous n'êtes pas étonnés de ces faits, et vos portes ne sont pas ébranlées, et les corps célestes suspendus dans l'espace ne refusent pas leurs lumières pour cacher les injures faites à leur Créateur !... O jour de la venue du Seigneur, ô grand jour, comme tu te fais attendre !... ô Père éternel, quand sera-ce que vous mettrez tous les ennemis de votre Fils sous ses pieds !

" En attendant, souvenez-vous, Seigneur, de ce qui nous est arrivé ! *Recordare, Domine, quid acciderit nobis !* " Nous vous dirons, les yeux baignés de larmes, avec le Prophète : Voyez l'état d'opprobre dans lequel nous sommes ! *Respice opprobrium nostrum !*

Et, de La-Phu, sur les frontières de Chine où il s'était réfugié, le coadjuteur du Tonkin oriental, Mgr Alcazar, disait :

" En vérité, il n'est pas de moyen que n'essaie l'implacable ennemi des âmes, pour déraciner la foi du cœur des Annamites et détruire la religion dans ce malheureux royaume. Aussi, bien souvent, au souvenir de la fin misérable des missions du Japon, la plus amère tristesse remplit notre âme, et nous redoutons pour le Tonkin un semblable malheur.

" Que Dieu ait pitié de nous ! Que la très douce et immaculée Vierge Marie ne souffre pas que tant d'âmes, rachetées au prix du sang de son Fils le bien-aimé Jésus, perdent la foi ! "

Avant d'exaucer cette prière, Dieu permettra encore bien des désastres et bien des ruines.

XXIII

Nouvelle persécution. — Martyre de M. Néron.

Depuis l'expédition franco-espagnole, les édits de persécution se succédaient avec une rapidité effrayante. Au mois d'octobre 1859, Tu-Duc ordonna d'arrêter les principaux chrétiens et de faire le catalogue de tous les autres, depuis l'âge de quinze ans. Un édit du 16 décembre de la même année condamna à mort les mandarins chrétiens des degrés supérieurs ; les mandarins chrétiens des degrés inférieurs furent condamnés à la même peine mais avec sursis.

L'édit du 17 janvier 1860 commençait en ces termes :

“ Depuis longtemps la religion perverse des chrétiens a pénétré dans ce royaume ; elle s'est répandue partout et a séduit le peuple. Des ordonnances sévères la prohibent ; quand les chrétiens sont dénoncés, on les punit sans miséricorde ; mais ces gens sont si profondément aveugles, qu'un grand nombre demeurent encore attachés à cette religion... Les sectateurs les plus notables de cette religion perverse pensent qu'à la prière de ces barbares nous révoquerons peut-être les édits qui la condamnent... Il faut donc les châtier une bonne fois, et séparer le bon grain d'avec l'ivraie, le peuple fidèle d'avec ces chrétiens pervers.”

Après les édits généraux vinrent les édits particuliers : il y en eut contre les soldats, contre les maires ; il y en eut un contre les religieuses.

* * *

Au milieu de l'année 1860, un missionnaire français, M. Pierre Néron, fut fait prisonnier. Fils d'un pauvre paysan de Bornay dans le Jura et missionnaire au Tonkin de 1848 à

1860, M. Néron s'était, pendant ce temps, livré aux travaux les plus divers avec une entière obéissance.

Professeur et supérieur du séminaire de Ke-Vinh, il composa ou traduisit en langue annamite des précis d'arithmétique, d'algèbre et de géométrie.

Chargé de visiter les petits et grands séminaires du Tonkin, il tomba, en 1854, entre les mains d'un chef de douane qui le relâcha pour la somme de 640 francs. Placé à la tête d'un district de quatre paroisses renfermant seize mille chrétiens et situé dans la province de Son-Tay, il fut arrêté une seconde fois en 1858, par un chef de canton païen, qui d'ailleurs se contenta de trois cents ligatures.

A la fin de 1859, lorsque la persécution sévit le plus violemment, il s'enfuit dans les montagnes. Un jour, il s'égara et ce ne fut qu'après vingt-quatre heures que ses catéchistes le retrouvèrent étendu sans mouvement, épuisé de fatigue et de faim.

Après avoir, pendant dix mois, erré d'asile en asile, il vint enfin se cacher dans une maison isolée à l'entrée de la paroisse de Yèn-Tap.

C'est là que, dans la nuit du 5 au 6 août 1860, il fut trahi et livré par le maire chrétien du village de Ta-Oa.

Le nouveau Judas se présenta à la porte de sa maison et appela le missionnaire, qui, reconnaissant la voix d'un ami, sortit sans défiance. A peine avait-il franchi le seuil, qu'il fut frappé et tomba à la renverse.

* * *

Enfermé dans une cage, conduit à Son-Tay, la ville dont l'amiral Courbet s'est emparé si glorieusement, il y subit, le 2 septembre, les interrogatoires ordinaires. Il répondit en peu de paroles, avec une prudence parfaite qui déconcerta ses juges, désireux d'obtenir des aveux compromettants pour les chrétiens. Menacé du rotin, il répondit doucement, " que le rotin ne l'effrayait pas et que l'ange de

Dieu saurait bien le guérir des blessures qu'on lui ferait." Il fut immédiatement frappé. Après cinq ou six coups, les mandarins lui adressèrent de nouvelles questions ; mais celui qui auparavant parlait peu, garda alors un silence absolu. Il fut frappé de nouveau ; au quarantième coup, ordre fut donné aux soldats de s'arrêter ; alors le confesseur se releva tranquillement, et sans prononcer une parole, sans articuler une plainte, il rentra dans sa cage.

Mgr Jeantet et son coadjuteur, Mgr Theurel, écrivirent plusieurs fois au prisonnier, l'invitant à leur envoyer de ses nouvelles, ou à leur demander ce qui pourrait adoucir sa captivité ; il garda le silence. Le commandant de ses gardes que l'on avait gagné lui offrit du papier et une plume pour faire ses adieux à ses amis ; il répliqua qu'il n'avait rien à leur dire.

Tous les martyrs se ressemblent par leur mort sanglante généreusement acceptée ; mais chacun d'eux se marque d'un caractère spécial selon les grâces de choix qu'il reçoit et les vertus qu'il préfère. Cornay chantait, Lonnard racontait sa vie de prisonnier, Néron reste pleinement mort au monde, à ses amis, à son évêque, à ses parents : c'est le délaissement le plus absolu, cherché et voulu.

* * *

Un fait extraordinaire signala sa captivité.

A partir du 4 septembre, ainsi que l'attestent non seulement Mgr Theurel et les chrétiens, mais encore l'édit de sa condamnation à mort, il demeura vingt et un jours sans prendre aucune nourriture, buvant uniquement le matin quelques gouttes d'eau fraîche. Malgré ce jeûne, il se promenait chaque jour quelques instants devant la porte de son cachot.

Le vingt-deuxième jour, il consentit à manger un petit pain de riz très léger ; cette faible nourriture le fit évanouir et déjà les mandarins, le croyant mort, se dispo-

saient à lui trancher la tête, lorsqu'il reprit ses sens. Le vingt-troisième jour, il dit à ses gardes de lui préparer désormais ses repas et dès lors il mangea régulièrement. Le 3 novembre 1860, il fut décapité à Son-Tay.

A l'étonnement de tous, avant, pendant et après l'exécution, ses traits demeurèrent impassibles, son corps n'éprouva ni contractions, ni convulsions ; le martyr appartenait déjà si complètement à Dieu, que les choses de la terre ne l'atteignaient plus.

XXIV

Mort de M. Théophane Vénard.

L'année suivante, le 2 février 1861, le plus populaire des martyrs du Tonkin, Théophane Vénard, donna son sang pour le Christ Jésus.

La Vie de Théophane Vénard a été écrite il y a plus de trente ans.

Elle a fait connaître ses lettres charmantes d'esprit et de cœur, et certainement la plupart de nos lecteurs les ont lues, relues sans doute avec un plaisir toujours plus vif. Théophane est le martyr ami de tous, "né, comme on l'a dit, avec un bouton de rose sur ses lèvres et un oiseau pour chanter à son oreille," tant ses paroles sont pleines de mélancolie aimable et douce, gracieuses les images qui reflètent sa pensée.

Dès son enfance il contracte des amitiés qu'il conserve ; il en forme d'autres plus tard et les entretient par une correspondance pieuse, savoureuse, tendre sans fausse sentimentalité.

Il chante ses joies, ses peines, les petits incidents de sa vie d'écolier, les ferveurs de son âme de lévite ; il chante dès qu'il aperçoit le Tonkin. . .

Portés sur la brise légère,
Nous touchons le port désiré.
Salut ! salut ! nouvelle terre !
Salut ! salut ! sol vénéré !

D'Annam ils sont beaux les rivages,
Comme un jardin d'anciens ;
Grandioses ses paysages
De monts entassés jusqu'aux cieux.

Noble Tong-King ! Terre par Dieu bénie,
Des héros de la Foi glorieuse patrie,
Je viens aussi pour te servir,
Heureux pour toi de vivre et de mourir !

Sur les plages lointaines, son affection de fils et de frère lui reste au cœur caressante et suave. Il écrit à sa famille souvent et longuement, lui racontant les détails de toute son existence. Il montre, dans ses récits, la vie apostolique, facile, aimable, joyeuse ; il la poétise, à moins qu'il ne la transfigure ; les rudes labeurs lui semblent aisés, les lourds fardeaux légers ; la maladie ne le frappe pas, elle l'effleure ; elle ne l'abat pas, elle l'arrête pour lui faire goûter quelques instants de repos. Les voyages à travers les plaines inondées, sur les chemins rocailleux, dans les montagnes malsaines, sont dépeints avec des couleurs si fraîches qu'on serait tenté de les prendre pour des promenades printanières ; c'est un lis qui a la force d'un chêne, une tige fleurie résistante comme de l'acier. L'effort n'apparaît jamais dans sa vie telle qu'il l'a décrit ; si parfois on le devine, il le cache sous les fleurs qu'il fait partout éclore, qu'il verse à pleines mains jusqu'à son trépas, sur ses travaux, sur ses souffrances, sur sa cage de bois, sur l'instrument de son supplice, sur la terre qui boira son sang. Les juges deviennent ses amis, les bourreaux ses admirateurs, presque ses fidèles ; pour lui le coup fatal qui tranchera sa tête " n'est que la pression légère qui détache la fleur destinée à orner l'autel."

Treize jours avant sa mort, le 20 janvier 1861, il adresse ses adieux à sa sœur Mélanie, la plus aimée de celui qui avait des frères si aimés et de si chers amis ; cette lettre le révèle tout entier.

“ En cage au Tong-king, 20 janvier 1861.

“ Chère sœur,

“ J’ai écrit, il y a quelques jours, une lettre commune à toute la famille, dans laquelle je donne plusieurs détails sur ma prise et mon interrogatoire ; cette lettre est déjà partie, et j’espère, vous parviendra. Maintenant que mon dernier jour approche, je veux t’adresser, à toi, chère sœur et amie, quelques lignes d’un adieu spécial ; car, tu le sais, nos deux cœurs se sont compris et aimés dès l’enfance. Tu n’as point eu de secret pour ton Théophile, ni moi pour ma Mélanie. Quand, écolier, je quittais, chaque année, le foyer paternel pour le collège, c’est toi qui préparais mon trousseau et adoucissais par tes tendres paroles les tristesses des adieux ; toi qui partageais plus tard mes joies si suaves de séminariste ; toi qui as secondé par tes ferventes prières ma vocation de missionnaire. C’est avec toi, chère Mélanie, que j’ai passé cette nuit du 26 février 1851, qui était notre dernière entrevue sur la terre, dans des entretiens si sympathiques, si doux, si saints, comme ceux de saint Benoît avec sa sœur.

“ Et quand j’ai eu franchi les mers pour venir arroser de mes sueurs et de mon sang le sol annamite, tes lettres, aimables messages, m’ont suivi régulièrement pour me consoler, m’encourager, me fortifier. Il est donc juste que ton frère, à cette heure suprême qui précède son immolation, se souvienne de toi, chère sœur, et t’envoie un dernier souvenir.

“ Il est près de minuit : autour de ma cage de bois sont des lances et de longs sabres. Dans un coin de la salle un groupe de soldats jouent aux cartes, un autre groupe joue aux dés. De temps en temps les sentinelles frappent sur le tam-tam et le tambour les veilles de nuit. A deux mètres de moi, une lampe projette sa lumière vacillante sur ma feuille de papier chinois, et me permet de te tracer ces lignes.

“ J’attends de jour en jour ma sentence. Peut-être demain je vais être conduit à la mort. Heureuse mort, n’est-ce pas ? Mort désirée qui conduit à la vie... Selon toutes les probabilités, j’aurai la tête tranchée : ignominie glorieuse dont le ciel sera le prix. A cette nouvelle, chère sœur, tu pleureras, mais de bonheur. Vois donc ton frère, l’aurole des martyrs couronnant sa tête, la palme

des triomphateurs se dressant dans sa main ! Encore un peu, et mon âme quittera la terre, finira son exil, terminera son combat. Je monte au ciel, je touche la patrie, je remporte la victoire. Je vais entrer dans ce séjour des élus, voir des beautés que l'œil de l'homme n'a jamais vues, entendre des harmonies que l'oreille n'a jamais entendues, jouir des joies que le cœur n'a jamais goûtées. Mais auparavant il faut que le grain de froment soit moulu, que la grappe de raisin soit pressée. Serai-je un pain, un vin, selon le goût du Père de famille ! Je l'espère de la grâce du Sauveur, de la protection de sa Mère Immaculée, et c'est pourquoi, bien qu'encora dans l'arène, j'ose entonner un chant de triomphe, comme si j'étais déjà couronné vainqueur.

“ Et toi, chère sœur, je te laisse dans le champ des vertus et des bonnes œuvres. Moissonne de nombreux mérites pour la vie éternelle qui nous attend tous deux. Moissonne la foi, l'espérance, la charité, la patience, la douceur, la persévérance, une sainte mort !... ”

“ Adieu, Mélanie ! Adieu, sœur chérie, adieu !!! ”

“ Ton frère,

J.-TH. VÉNARD,

“ *Missionnaire apostolique.* ”

* * *

Le 2 février, les mandarins firent appeler le confesseur de la foi pour lui signifier sa sentence et l'envoyer à la mort.

Il prit un vêtement de coton blanc et un autre de soie qu'il avait fait préparer pour son exécution et qu'il porta seulement ce jour-là.

Dieu le conviait à la grande fête des martyrs, il y voulait aller en habits de fête.

Lorsqu'il eut entendu sa sentence, il protesta qu'il n'était venu en Arnam que pour y enseigner la vraie religion, et qu'il mourait pour cette cause.

Le convoi se dirigea vers le lieu de l'exécution. Il se composait de deux cents soldats et de deux éléphants de

guerre commandés par un lieutenant-colonel. M. Vénard commença des chants latins et les prolongea jusqu'à la porte de la ville. Le lieu de l'exécution était éloigné d'environ une demi-heure ; lorsqu'il y fut parvenu le missionnaire, tranquille et joyeux, promena ses regards sur toute la foule, cherchant sans doute le prêtre indigène, pour recevoir de lui une dernière absolution ; mais celui-ci, ignorant l'heure du supplice, n'était pas venu au suprême rendez-vous.

Le bourreau était habitué à sa sinistre besogne, il avait déjà décapité quatre prêtres indigènes le 25 mars 1860. Il demanda au martyr comme à un criminel ordinaire ce qu'il lui donnerait pour être exécuté habilement et promptement, et il reçut cette réponse :

“ — Plus ça durera, mieux ça vaudra.”

Cependant, voyant que le missionnaire était revêtu d'habits propres et neufs, il voulut s'en emparer immédiatement, afin qu'ils ne fussent pas souillés de sang.

Il pria la victime de les quitter, et comme cette première invitation demeurait sans effet, il usa de ruse et dit à M. Vénard :

“ — Vous devez être *lang-tri*, c'est-à-dire avoir les membres coupés à toutes les jointures, et le corps fendu en quatre.”

“ Soit qu'il crut à ce mensonge, ce que je ne pense pas, dit Mgr Theurel, successeur de Mgr Retord, soit pour en finir avec les importunités de ce bossu impitoyable, soit peut-être en souvenir de Notre-Seigneur qui, avant d'être crucifié, éprouva le même traitement, le missionnaire se dépouilla de sa double tunique.

“ Ensuite les soldats lui lièrent fortement les coudes derrière le dos, pour l'obliger à tenir la tête élevée, et à présenter le cou au sabre fatal ; puis ils l'attachèrent à un pieu de bambou assez mal affermi. Dans cette position, et

au signal donné, la victime reçut le premier coup de sabre qui effleura seulement la peau.

“ Le deuxième coup, mieux appliqué, trancha presque entièrement la tête, et renversa entièrement le martyr et le pieu.

“ Le bourreau, voyant son sabre ébréché, en prit un autre, donna encore trois coups, et saisissant la tête, il l'éleva pour la montrer au lieutenant-colonel.”

XXV

Martyre de Mgr Hermosilla.

Quelques mois plus tard, Mgr Hermosilla, le plus vaillant des missionnaires espagnols et Mgr Ochoa, le saint évêque, furent arrêtés dans les circonstances suivantes :

Par suite des édits de Tu-Duc, Mgr Ochoa, ne pouvant plus rester caché dans les souterrains qui l'abritaient depuis trois ans, s'abandonna entre les mains de la divine Providence et se réfugia sur une barque de pêcheurs avec le P. Almato. Ils ne tardèrent pas à rejoindre Mgr Jérôme Hermosilla, errant comme eux sur un frêle esquif. Ils descendirent ensemble le cours de la rivière qui passe en vue de Hai-Duong, et s'arrêtèrent près d'un village peu éloigné de cette ville. Ils y stationnèrent environ vingt jours, et y seraient restés plus longtemps si de faux frères, nouveaux Judas, ne les eussent vendus.

Deux chrétiens indignes de ce nom, dont les pères et les oncles cachaient dans leurs barques les trois vénérables proscrits, eurent l'infamie de les dénoncer à un mandarin militaire et de lui signaler l'asile où il pourrait les surprendre. Aussitôt, accompagné de dix soldats, l'officier se jeta dans un bateau qu'il dirigea secrètement vers le lieu indiqué. Ils accostèrent d'abord la barque où se trouvait Mgr

Hermosilla, s'y précipitèrent l'épée à la main, et menacèrent de couper la tête au premier qui fuirait.

Puis, ils s'emparèrent du prélat et le conduisirent aux grands mandarins de la province orientale. Le vénérable évêque, en approchant des portes de la capitale de la province, aperçut une croix placée par terre afin qu'elle fut foulée aux pieds par tous les chrétiens.

A cette vue, il dit aux satellites qui l'accompagnaient :
" Je n'entrerai point dans la ville à moins que cette croix ne soit enlevée. "

Les soldats ôtèrent la croix, et vinrent livrer leur captif au gouverneur qui le reçut avec humanité.

* * *

Aux questions qui lui furent faites sur son âge et sur le nombre d'années qu'il avait passées au Tonkin, le confesseur de Jésus-Christ répondit franchement :

" — J'ai soixante et un ans ; j'en ai passé trente-trois dans ce royaume. "

Après l'interrogatoire, qui fut assez long, il fut jeté en prison. Il y fut rejoint le 25 octobre par Mgr Ochoa et par le P. Almato qu'une autre trahison avait également fait tomber entre les mains des soldats.

* * *

Cinq jours plus tard, les trois missionnaires espagnols étaient conduits au supplice. Arrivé au lieu de l'exécution, Mgr Hermosilla demanda au mandarin le temps de faire une dernière prière, ce qui fut accordé. C'était, pour la foule silencieuse et recueillie, un émouvant spectacle, de voir ces trois Européens, les yeux levés au ciel, se préparant à remettre leur âme entre les mains du souverain Juge.

“ L’oraison des martyrs achevée, Mgr Hermosilla dit au commandant qu’ils étaient prêts.

“ Au signal donné, le fer s’abattit sur les trois têtes, qui roulèrent sur le sol, l’une au premier coup de sabre et les deux autres au second. Les corps, laissés sur place, demeurèrent plus de vingt-quatre heures sans sépulture, et les trois têtes, placées sur des poteaux, restèrent pendant trois jours exposées aux regards du public. Plus tard ces reliques ont été rachetées à grand prix par nos chrétiens, qui les ont ensevelies comme on enfouirait un trésor, au milieu des ténèbres de la nuit. ”

XXVI

Epilogue

Pendant ces exécutions sanglantes, que faisait donc l’expédition franco-espagnole ? Hélas ! nous le savons tous. Elle quittait Tourane, s’emparait de Saïgon, s’y cantonnait pendant la guerre anglo-française contre la Chine ; puis elle reprenait l’offensive, faisait la conquête d’une partie de la Cochinchine et forçait Tu-Duc, dont par ailleurs la guerre civile affaiblissait les forces, à signer le traité du 5 juin 1862 qui cédait à la France les trois provinces de Bien-Hoa, de Saïgon et de My-Tho.

Une somme de vingt millions de francs, payable en dix annuités, devait indemniser la France et l’Espagne des dépenses qu’elles avaient faites pendant l’expédition. Quant à la question religieuse, elle était aussi réglée par l’article 2 du traité :

“ Les sujets des deux nations de France et d’Espagne pourront exercer le culte chrétien dans le royaume d’Annam, et les sujets de ce royaume qui désireraient embrasser et suivre la religion chrétienne le pourront librement et sans contrainte ; mais on ne forcera pas à se faire chrétien ceux qui n’en auront pas le désir. ”

Cette dernière clause pourra sembler étrange ; elle le paraissait bien plus encore aux missionnaires et aux chrétiens que la persécution décimait depuis tant d'années.

Mais enfin, quels que fussent le traité et les intentions de Tu-Duc, on avait une base légale pour réclamer contre l'hostilité des mandarins, on pouvait apercevoir l'aurore de la liberté due à la sainte Eglise de Dieu et à ses fils.

Hélas ! combien cette base a été fragile, cette aurore de liberté lente à resplendir, ces espérances de difficile réalisation ! Que de sang ont versé les pauvres et chères missions du Tonkin ! Que de ruines et de douleurs les ont désolées depuis 1862 ! Nous ne referons pas cette histoire. Elle a été résumée par un écrivain connu et aimé du public religieux, le P. Louvet, dans son magnifique ouvrage sur Mgr Pugnier, le grand évêque patriote, dont les Français du Tonkin vénèrent la mémoire.

Qu'il nous soit permis, en terminant, de recommander aux prières de nos lecteurs ce pays tant de fois arrosé de sang chrétien, cette terre conquise au prix de tant de fatigues et de tant de luttes.

FIN

DISCOURS

PRONONCÉ PAR

MONSEIGNEUR A. LE ROY

SUPÉRIEUR DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT

ET DU SAINT-CŒUR DE MARIE

AU CONGRES NATIONAL DE PARIS

Dans la séance générale du 29 novembre 1898

Messieurs,

NEU de catholiques ignorent complètement les Missions ; peu de catholiques les connaissent bien. Beaucoup parmi les meilleurs pensent simplement que c'est une entreprise à ranger dans la nombreuse catégorie des " bonnes œuvres " et qu'on abandonne, en y concourant de temps à autre, aux spécialistes dont c'est la partie. D'autres, à l'occasion, émettent l'idée qu'on pourrait trouver beaucoup de païens sans aller en Chine, et s'en tiennent là. Plusieurs pensent que le monde est converti depuis Constantin, Charlemagne ou saint Louis, à part quelques Turcs, et un certain nombre de Chinois, de Nègres et de Peaux-Rouges. Les grands politiques répètent volontiers que les missionnaires peuvent être de précieux agents de l'influence française à l'étranger et que, à ce titre, " il faut savoir s'en servir sans les servir " (1). Les sectaires

(1) Paul Bert.

enfin, qui font profession d'attaquer le christianisme dans toutes ses manifestations, trouvent qu'il est grandement abusif de laisser les missionnaires aller porter le trouble dans l'âme des bonzes de Pékin ou des anthropophages de l'Oubanghi. . .

Mais au fond, quel est le rôle exact des Missions dans l'Eglise catholique, quelle est leur organisation, quels obstacles rencontrent-elles, quels sont les résultats qu'elles donnent et les espérances qu'elles font naître, voilà ce que beaucoup auraient intérêt à savoir, et c'est ce que les organisateurs du Congrès ont demandé à un missionnaire d'exposer brièvement aujourd'hui.

I

L'Œuvre des Missions, Messieurs, est l'ŒUVRE DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE, et leur histoire complète ne serait autre que l'histoire de la diffusion du christianisme dans le monde.

Au temps marqué, quand le Messie eut terminé parmi les hommes le travail qu'il avait à y faire, l'Évangile rapporte qu'il rassembla ses apôtres et leur fit connaître ses dernières volontés : "Maintenant, allez et enseignez tous les peuples. . ." Ce fut, sur le mont des Oliviers, l'ordre qui couronna tous les autres ; et tant qu'il ne sera pas exécuté, il pèsera sur l'Eglise catholique comme les clauses d'un testament chargent la conscience d'un légataire universel. Ici, le testateur, c'est Dieu ; le légataire, c'est nous ; le testament à exécuter, c'est l'évangélisation du monde. . .

Voilà, Messieurs, ce qu'on appelle "l'Œuvre des Missions" c'est l'Œuvre même du Christianisme, et l'en séparer c'est ne pas comprendre l'Évangile.

Mais, il faut l'avouer, dès le commencement cet ordre eut besoin de commentaires. Dans l'esprit des Juifs, il ne devait

y avoir place que pour eux au royaume du Messie, et, si les "Peuples" étaient appelés à subir son influence, ce devait être à titre de sujets ou d'enfants adoptifs, qui leur seraient incorporés par la Loi mosaïque. Ils en sont toujours là . . .

Or, un jour que Simon-Pierre, passant à Joppé, était allé faire sa prière sur la terrasse de la maison où il était descendu, il eut, dit l'Écriture un ravissement d'esprit. "Tout à coup, il vit le ciel ouvert, et il en descendait comme une nappe immense dans laquelle se trouvaient rassemblés des animaux de toutes sortes, des quadrupèdes, des oiseaux, des reptiles . . . Et une voix se fit entendre, par trois fois, qui disait : " Pierre, debout. Tue et mange ! "

— Moi ? répondit le Juif fidèle. Jamais de ces impuretés là !

— N'appelle pas impur, fit la voix, ce que Dieu a purifié."

Et Pierre étant descendu, voici que se présentèrent trois soldats envoyés par un officier romain, nommé Cornélius, pour le chercher et pour en être instruit. Reçu par le centurion, le Chef de l'Église se disait : " En vérité, je vois bien que Dieu ne veut exclure personne, et l'homme juste lui est agréable à quelque nation qu'il appartienne." L'instruction du néophyte commença ; mais bientôt elle fut miraculeusement interrompue : l'Esprit-Saint était descendu sur tous les infidèles présents ! " Alors, ajoute l'Écriture, grand fut l'étonnement parmi les Juifs, en voyant que la grâce de Dieu se répandait aussi sur les païens." Pierre n'hésita plus : il baptisa Corneille et sa famille.

Ce n'est pas tout. Quand les Apôtres et les Frères de Judée apprirent cette innovation, ils firent à Pierre, rentré à Jérusalem, une scène plutôt pénible, et le Pape fut obligé de se justifier devant eux — c'était alors comme aujourd'hui — d'avoir donné la main à la démocratie païenne. Après quoi ils se turent et glorifièrent Dieu. (*Act. App. x, xi.*)

Voilà donc franchie une nouvelle étape : les Gentils sont appelés à la foi et au salut. Or, ces Gentils, ces Etran-

gers, ces Infidèles, ces Barbares, ces *Paiens*, c'est vous, Messieurs, c'est moi, c'est nous les Grecs, les Latins, les Slaves, les Germains, les Celtes, les Gaulois, les Angles, les Ibères, tous fils de ces sauvages qui ont perdu, pendant de longs siècles, la claire notion de Dieu et n'ont pas l'honneur de descendre d'Abraham.

Euntes in mundum universum, prædicate Evangelium omni creaturæ !

Sans discuter désormais, et jetant au loin leurs préjugés particularistes, les Apôtres partirent ; trois siècles plus tard, l'empire romain était évangélisé.

Chose singulière ! A son tour, Rome se persuada tout naturellement alors que, en dehors d'elle, le monde se réduisait à rien — ou presque. Etant servie, elle croyait que personne n'avait plus rien à désirer ; et aujourd'hui même nous ne manquons pas d'apologistes pour nous enseigner que, depuis Constantin et le Labarum, l'univers est chrétien.

L'univers chrétien ! Et ces générations d'hommes qui, par millions, se succèdent depuis dix-neuf siècles sur les champs du monde, comme autant de moissons perdues qu'emporte la faux de la mort et qui pourrissent sur place, qu'en faites-vous ? Qu'en faites-vous, de ces âmes dédaignées pour lesquelles un Dieu a pris la peine de descendre parmi nous, de se faire homme et de mourir, à qui il a commandé d'aller annoncer sa parole, et qui n'en ont jamais rien su ? Qu'en faites-vous, de ce reste de la famille humaine, dont vous êtes l'infinitésimale partie, et qui vous attend depuis si longtemps dans les immenses empires asiatiques, les îles océaniques, les superbes terres d'Amérique, et les profondeurs maintenant révélées du continent africain ?

Messieurs, la leçon donnée à saint Pierre garde toute sa force. Tant qu'il restera dans le monde un infidèle qui n'aura pas reçu la bonne nouvelle du salut, *Surge... Quod Deus purificavit, tu commune ne dixeris !* Debout les

catholiques ; debout, les missionnaires ! Et ne regardez pas comme indignes de vous, quels que soient leur race, leur couleur, leur religion et leur pays, les huit cent millions d'âmes païennes que Dieu a purifiées de son sang !

II

Voilà donc le double but de l'Eglise : *conserver* et *propager* la foi chrétienne. De cette mission catholique ne peut se désintéresser complètement personne, ni Pape, ni Evêque, ni Prêtre, ni Religieux, ni Laïque. Sans doute, le même devoir n'incombe pas au même titre à chacun, mais tous ensemble nous avons la charge d'assurer l'évangélisation du monde.

L'organisation de cet apostolat catholique a du reste varié suivant les temps et comprend trois périodes principales.

1. — La première est celle de l'apostolat primitif livré à ses seules forces. Dispersés par le monde alors connu, jouissant d'une autorité commune sur l'ensemble des chrétientés, les Apôtres sont les pasteurs universels, dont Pierre reste d'ailleurs le chef incontesté.

Par une suite naturelle, l'Episcopat sort du sein même de l'Apostolat et le continue, le Sacerdoce est continué, le Diaconat s'établit, et enfin l'on aperçoit les diaconesses ou les " Sœurs " qui, dès lors, prêtent leur concours pour la diffusion de la Foi. Mais dans ces temps heureux, surnaturellement embaumés des dons exceptionnels de l'Esprit-Saint, tout chrétien est apôtre, et le prosélytisme, discret, mais continu et puissant, fait pour ainsi dire, partie de la Religion nouvelle, tant on a à cœur de sauver un frère !

Enfin, le paganisme gréco-romain s'effondre, et la Religion du Christ Jésus, jusque-là persécutée, prend avec Constantin et Théodose une situation privilégiée : le Galiléen avait vaincu !

2. — C'est la seconde période qui commence : celle du Protectorat officiel des gouvernements chrétiens. Avec des phases et dans des conditions diverses, elle durera jusqu'à la Révolution française.

Longtemps encore, l'initiative personnelle joue un rôle considérable : des particuliers, des voyageurs, des commerçants, des maîtres d'écoles, de simples femmes, des soldats, des esclaves, des prisonniers, des exilés politiques, souvent des princes et des princesses, usent de leur influence pour amener au Christ des amis, des camarades, des familles entières, des tribus, des peuples.

Les prêtres suivent ou accompagnent : une église nouvelle est constituée et s'alimente elle-même.

Plus tard, avec les Religieux ou les Moines, l'évangélisation prend un nouvel essor : ce sont les grands civilisateurs de l'Occident.

Souvent aussi les Evêques envoient d'eux-mêmes des missionnaires aux peuples qu'ils connaissent.

Enfin, les Papes suivent cette propagation de la Foi d'un œil attentif et prennent l'initiative, quand ils peuvent, de diriger des religieux et des évêques vers les terres païennes. C'est le moine Anschaire ou Oscar qui le premier, sacré à Rome par le pape Grégoire IV pour l'évangélisation du nord de l'Europe, paraît avoir reçu le titre de " Vicaire apostolique ", en 833.

Mais dans cette longue période de tutelle gouvernementale, presque nulle part les souverains ne se désintéressent de la Propagation de la Foi. Ils estiment, avec raison d'ailleurs, qu'on ne peut bien conquérir un pays et se l'attacher qu'en le convertissant. Et c'est ainsi que, peu à peu, se constitue la chrétienté contre la barbarie, l'islam, et le paganisme étranger. Malheureusement, presque toujours aussi la politique essaie de faire tourner cette tutelle à son profit, et la longue expérience que l'on a de cet ordre de choses, nous amène à formuler ce principe que chaque fois que

l'Etat prend trop attentivement la Religion par la main, c'est pour la paralyser. . .

Cependant, lorsque le protectorat s'exerce d'une façon intelligente et sincère, avec Charlemagne, par exemple, avec saint Louis, avec Louis XIV, avec Philippe II d'Espagne, avec Emmanuel de Portugal, il donne à l'Eglise une force considérable et au peuple protecteur lui-même une exceptionnelle grandeur. Mais trop souvent, encore une fois, le patronat des puissances chrétiennes se transforme en une domination jalouse, dont Byzance a, dès le principe, donné l'exemple ; source de nobles entraves, son plus clair résultat est de compromettre et de stériliser les missions.

Le Portugal, par exemple, demande et obtient le privilège exclusif d'évangéliser la moitié du monde. Qu'arrive-t-il ? Après avoir magnifiquement commencé, il finit par fermer, en fait, cette moitié du monde à l'évangélisation. C'est alors que le Pape Grégoire XV, en 1622, fonda la Congrégation de la Propagande " pour connaître et décider de toutes les questions qui se rattachent à la propagation de la Foi. "

Enfin, sous la poussée triomphante de la Franc-Maçonnerie, qui n'est pas autre chose que le Paganisme en lutte perpétuelle contre l'Eglise catholique, la " Chrétienté " se disloque, les Ordres religieux sont supprimés par les gouvernements de Portugal, de France, d'Espagne et d'Italie, avec eux les missions sont anéanties, et le Protectorat officiel prend fin.

3. — Mais alors le peuple ramasse dans les ruines les feuillets de cet évangile dont les grands ne veulent plus, et avec le peuple la prédication de l'Évangile retrouve un merveilleux essor.

C'est là que nous en sommes, Messieurs.

Sous l'autorité souveraine du Pape et la direction immédiate d'un Cardinal Préfet, la Sacrée Congrégation de la Propagande (*Congregatio generalis de Propagandâ Fide*) embrasse sous sa juridiction l'ensemble des pays occupés

par le paganisme, le schisme et l'hérésie. Ces territoires, qui sont immenses, sont divisés en plus de 400 Diocèses, Vicariats ou Préfectures apostoliques, de sorte qu'il ne reste pas un coin du monde qui ne soit confié à l'action, malheureusement trop lointaine souvent, et trop inefficace, d'un missionnaire catholique. Les chefs de ces missions, Patriarches, Archevêques, Evêques, Vicaires apostoliques, Préfets, sont nommés par le Cardinal Préfet de la Propagande et relèvent de sa direction suprême : c'est entre eux que l'Univers est partagé

A ces chefs, 15 Séminaires de Rome et 17 en d'autres pays fournissent des ouvriers apostoliques. Mais la Propagande reçoit aussi et surtout le concours d'au moins 30 sociétés religieuses anciennes et modernes qui mettent à sa disposition un nombre considérable de prêtres missionnaires ; puis il faut y ajouter les Congrégations de frères enseignants, ainsi que de nombreuses Communautés religieuses vouées à l'éducation des enfants et au soulagement de toutes les misères physiques, intellectuelles et morales de l'humanité.

En réunissant ces éléments divers, et en nous basant sur les très sérieuses données rassemblées en 1894 par M. L.-E. Louvet, nous arrivons à dénombrer ainsi les ouvriers apostoliques de toute nationalité, répandus à l'heure actuelle dans les cinq parties du monde.

Prêtres.....	13,314
Frères.....	4,500
Sœurs européennes.....	42,300
Sœurs indigènes.....	10,000
	<hr/>
Soit un total d'environ.....	70,114

Il y a de cela quatre ou cinq ans. Depuis, le nombre a certainement et considérablement augmenté. Ajoutons ici que la France compte parmi ses enfants les deux tiers de

ces prêtres, les quatre cinquièmes des frères et des religieuses. C'est, à la fin du XIXe siècle, un chiffre que, sans doute, l'Apostolat catholique n'a jamais atteint, et nous aurons particulièrement lieu de nous étonner et de nous réjouir quand nous saurons, que, en 1789, le nombre des missionnaires à l'étranger n'atteignait pas 300. . .

Mais à toute armée en campagne il faut un trésor de guerre, et, ici encore, la question connue surgit d'elle-même : " D'où vient l'argent ? "

La réponse nous ménage une nouvelle surprise, mais n'ayez crainte, Messieurs, nous ne sommes pas en présence d'un secret dangereux, et nous pouvons sans péril révéler tous les mystères.

L'argent ne vient pas des Gouvernements, auxquels du reste nous ne demandons qu'une faveur, sans espoir de l'obtenir jamais : celle de ne pas nous susciter d'entraves.

L'argent ne vient pas de l'Eglise, à laquelle on a confisqué son territoire et ses biens. Depuis 1872, le gouvernement a mis la main sur les fonds de la Propagande elle-même, sans égard pour leur caractère international, pour leur origine et pour leur but.

L'argent ne vient pas des ordres religieux, des congrégations ou des séminaires apostoliques. A grand'peine ils se chargent de faire les frais d'éducation de leurs aspirants, mais il ne peut être question pour eux de les entretenir à l'étranger.

D'où vient l'argent ?

Messieurs, les empereurs, les rois et les présidents s'étant retirés d'eux-mêmes, la Providence les a remplacés : les enfants du peuple seront ses missionnaires et les sous du peuple leur fourniront leur budget. Charlemagne est mort, et saint Louis, et François Ier, et Louis XIV, et tant d'autres ; Philippe II ne regarde plus le soleil se lever à chaque heure du jour sur un de ses Etats ; Emmanuel le Fortuné n'arme plus de caravelles pour les mers lointaines. Et c'est

hélas ! depuis que leurs successeurs ont abandonné leur mission dans le monde, que chaque année emporte un lambeau de leur grandeur. Mais il reste à Dieu le prêtre, le séminariste, le simple chrétien, le travailleur, la mère de famille, l'humble servante et le petit enfant. Et c'est dans ce milieu qu'en 1822, à Lyon, s'est constituée l'œuvre de la Propagation de la Foi dont chaque associé donne un sou par semaine aux ouvriers de l'Évangile : d'où, cette année 6,436,803 fr. 50 (2).

Mettons 7 millions, et partageons-les entre les 70,000 missionnaires que nous avons trouvés dispersés dans le monde, nous aurons par an et par homme une moyenne générale de 100 francs.

Vous avez vu, messieurs, d'où vient l'argent : voilà maintenant nos revenus, qui doivent nous suffire pour notre entretien, notre logement, nos voyages, notre personnel, nos constructions, nos frais de toute sorte, et nos dépenses d'agrément !

Le miracle est qu'on en sort toujours, ou à peu près, mais, à vrai dire, on ne fait réellement fortune qu'au Paradis...

III

Si du moins, les missionnaires trouvaient devant eux la voie nette ! Mais non. Les plus sérieux obstacles s'opposent à leur action, et c'est au milieu de difficultés perpétuelles qu'ils doivent avancer.

D'abord les deux grandes raisons qui sollicitent la liberté humaine dans un sens opposé au Christianisme, restent toujours celles que signalait saint Paul : *Judeis scandalum. Gentibus autem stultitiam.*

(2) Il est juste d'ajouter ici les recettes de l'œuvre de la Sainte-Enfance 3 millions 397,617 fr. 18, partagés entre 181 missions pour l'éducation des enfants nés de païens. L'œuvre des Ecoles d'Orient a, de son côté, reçu 271,349 fr. 55.

Pour les Juifs et les Musulmans, c'est-à-dire pour les individus et les peuples en possession d'une religion positive basée sur la connaissance et l'adoration d'un Dieu personnel, le Christianisme est " un scandale. " Ils concevraient un Dieu assez puissant pour écraser tous les hommes, ils ne l'admettent pas assez bon pour les sauver en s'incarnant et en mourant.

Quant aux " Gentils, " aux peuples païens proprement dits qui, étrangers à la race de Sem, ont perdu la claire notion de Dieu, le Christianisme est surtout une " folie, " car c'est une religion qui, au lieu de les sanctionner, condamne les grandes passions de l'humaine nature, l'orgueil, la concupiscence et la poursuite effrénée des biens de ce monde.

Voilà, d'une façon générale, les deux grands obstacles, l'un tiré du dogme, l'autre de la morale chrétienne, et se réunissant souvent dans l'esprit et le cœur de l'homme.

Mais en même temps, l'Apostolat est directement combattu par les religions adverses qui, précisément, puisent leur force dans ce qui fait notre faiblesse : les passions, les ignorances, les préjugés, la force de l'habitude, les organisations sociales, l'opposition constante des gouvernements indigènes qui voient, derrière le missionnaire, l'ombre du conquérant européen.

En ce moment même, on parle beaucoup de protectorat des Missions catholiques. Charmante concurrence ! Parmi les sectaires les plus avérés du Protestantisme ou de la Franc-Maçonnerie, c'est à qui nous témoignera le plus d'intérêt. Grande assurément est notre reconnaissance ; mais combien plus grande elle sera quand ce protectorat rachètera par son efficacité ce qu'il a de compromettant et d'*insincère* ! En tout cas, c'est une merveille de voir avec quelle facilité cet étrange produit qu'on appelle " l'anticléricalisme " redevient article d'exportation, dès que le pays convoité étant occupé par nombre d'agents et de fonctionnaires, on suppose

n'avoir plus besoin de missionnaires pour la pénétration : avant, plus ils avaient d'influence, plus on les trouvait dignes d'intérêt ; après, plus ils en ont, moins ils valent...

Mais ce qui nous attriste surtout, dans ces pays que nous contribuons à ouvrir, c'est l'indifférence absolue et avouée de l'Administration européenne pour la moralisation des indigènes et leur perfectionnement. Pendant qu'on donne comme prétexte aux invasions actuelles la civilisation des races inférieures, on dirait que, sur place, on s'applique à la désorganisation de la famille, dont les liens sont déjà si fragiles, à la démoralisation plus complète de l'indigène, à son exploitation sous toutes les formes, et, par là même, à son extinction... Ça toujours été une des grandes douleurs du missionnaire, depuis saint François-Xavier et Las Casas jusqu'aujourd'hui : elle reste un de ses grands obstacles.

Faut-il mentionner aussi l'insalubrité de beaucoup de pays où nous avons à vivre et qui nous dévorent ; la difficulté parfois énorme des voyages, des ravitaillements, des installations, de tout ce qui constitue la vie matérielle ; la barbarie de nos sauvages, la barrière qu'opposent à nos efforts leurs coutumes séculaires et l'organisation sociale qui les régit ; enfin, l'absence de concours que nous constatons trop souvent parmi les meilleurs d'entr'eux pour la diffusion de l'Évangile ?...

Mais nous nous attendons à tout cela, et de ceux auxquels nous allons, rien ne peut nous surprendre.

Un autre obstacle nous est plus pénible : c'est, à côté des dévouements les plus délicats et les plus touchants que nous constatons chez plusieurs, en France surtout, l'indifférence étonnante au point d'en être scandaleuse, d'une partie du peuple catholique. Il y a en Italie, en Espagne, en Portugal, en Autriche, en Amérique, ailleurs encore, des diocèses régulièrement constitués, qui ne fournissent pas un missionnaire à la Propagation de la Foi, pas un missionnaire et pas un sou !

Cette léthargie apostolique est une honte, le mot n'est pas trop fort, surtout en face de l'activité, de l'organisation et de la générosité du protestantisme, dont les missionnaires, partout répandus, disposent d'un budget annuel de plus de 50 millions (3).

Cinquante millions ! Si nous avions cette somme à notre disposition — et nous l'aurions si l'œuvre de la Propagation de la Foi était aussi connue, aussi protégée, aussi organisée que chez nos adversaires, — nous répandrions partout des catéchistes, et l'Évangile, en quelques années, serait mis à la portée de tout âme de bonne volonté...

IV

Voilà, donc, Messieurs, une partie des obstacles généraux auxquels se heurte l'apostolat catholique. Comment se fait-il qu'il y ait toujours résisté sans jamais connaître de découragement ?

Il y a là un double mystère. Pour que la lutte renaisse toujours et partout la même contre la propagation d'une Religion bienfaisante, il faut qu'il y ait une force cachée qui la dirige ; et pour que cette Religion toujours attaquée triomphe toujours, il faut qu'il y ait une force plus puissante qui la soutienne.

Cette double force, nous la sentons, nous autres missionnaires, et c'est pourquoi nous marchons.

Au commencement de ce siècle, où tant de ruines se trou-

(3) Toutes les grandes sectes du protestantisme ont leurs missionnaires et leur budget. Elles considèrent que la propagation de la foi chrétienne est un devoir absolu pour tout chrétien, et leurs catéchismes, si légers de doctrine, ont une leçon destinée à exposer cette obligation de conscience. En outre, la " Société pour la propagation de l'Évangile " de Londres, S. F. P. G., imprime et fournit gratuitement tous les livres nécessaires aux missions : ce qui nous manque et ce qu'il nous faudrait.

vèrent accumulées, les missions catholiques, nous l'avons vu, étaient réduites à presque rien : 300 missionnaires pour le monde entier ! Mais bientôt la Providence suscitait, outre les ordres religieux anciens reconstitués, nombre de congrégations nouvelles dont les constitutions plus larges s'adaptent mieux peut-être aux tempéraments actuels et aux conditions extérieures qui leur sont faites. Et en même temps que les gouvernements retiraient leurs concours officiels, des fils et des filles du peuple se levaient pour le remplacer par leur libre initiative. Ils y ont magnifiquement réussi, en créant les Œuvres de la Propagation de la Foi, de la Sainte-Enfance, des Ecoles d'Orient, des Saintes-Femmes de l'Évangile, toutes nées en France, sans parler de quelques autres œuvres similaires qui ont germé sur le sol des autres pays catholiques (4).

Il y a de cela cinquante, soixante, quatre-vingts ans. Les résultats, les voici :

A la fin du siècle dernier les gouvernements protecteurs, après avoir demandé à l'Église ses Missions, les lui remettaient saccagées et détruites, dans les Indes, en Chine, en Amérique, en Afrique, partout ; à la fin du siècle présent, le peuple chrétien les lui rend partout restaurées, partout développées, partout florissantes, avec des millions de catholiques nouveaux groupés autour du Vicaire de Jésus-Christ, professant la même foi et gardant les mêmes espérances... Allez en Orient, au fond de la Chine et de la Mandchourie, en Corée, au Thibet, dans les déserts de la Tartarie, comme dans les grandes villes et les humbles villages de l'Inde et de Ceylan, du Japon et de la Sibirie elle-

(4) Mentionnons par exemple, à Aix-la-Chapelle, la Société de Saint-François-Xavier (1832) ; en Autriche, le Leopoldverein (1839) ; en Bavière, le Ludwigverein (1843) ; à Paderborn, la société de Saint-Boniface (1849) ; aux États-Unis et au Mexique, des œuvres identiques. — Mais seule, l'Œuvre de la Propagation de la Foi a un caractère universel, seule elle est *catholique*, comme l'Église.

même ; passez en Amérique, et parcourez-la depuis l'Alaska jusqu'à la Patagonie ; abordez l'une après l'autre les îles océaniques ; enfin, faites le tour du grand continent africain et traversez-le de l'est à l'ouest, du nord au sud, sur votre chemin, au milieu sans doute d'énormes masses encore païennes, mais partout néanmoins, vous trouverez un être humain pour achever le signe de la croix commencé devant lui et chanter avec vous le symbole immortel de votre foi catholique.

Saluons cet effort dans ses résultats, Messieurs, et disons résolument avec les Apôtres, en reprenant leurs traditions : *Ecce convertimur ad gentes*. Aux puissances gouvernementales nous ne demandons aucune faveur ; mais nous exigeons d'elles ce qu'elles ne peuvent refuser à personne, pas même aux honnêtes gens : la liberté. Et quant au reste, *ecce convertimur ad gentes*, nous nous retournons du côté du peuple. . .

Le peuple chrétien, qui est-ce ?

C'est vous, c'est moi, c'est tout homme qui porte en lui une âme baptisée, qui a conscience de ses devoirs et de ses droits, qui a l'ambition de ne point passer inutile en ce monde, qui, se voyant dans la large voie de la vérité et du salut, voudrait y appeler tous ses frères et rendre avec eux témoignage au Sauveur du monde.

Dans ces conditions, et pour en venir aux conclusions pratiques, Messieurs, chaque enfant, depuis son baptême jusqu'à sa première communion, devrait faire partie de l'*Œuvre de la Sainte-Enfance*, et en même temps qu'il attirerait sur lui-même et sur les siens la bénédiction de Dieu par sa prière et par sa souscription mensuelle d'un sou, il contribuerait au salut de ses petits frères païens Touchant apostolat, et combien il relève tout de suite le rôle du plus humble enfant de l'Église catholique, en affirmant d'une manière effective la solidarité qui le relie à la

grande famille humaine où il vient de descendre et dont il est déjà, pour sa part, le Bienfaiteur et le Sauveur !

La première communion est faite. Immédiatement, le jeune catholique sera enrôlé dans l'*Œuvre de la Propagation de la Foi*, et lui apportera sa contribution annuelle.

Dans les paroisses régulièrement établies, et dans les Missions mêmes, à mesure que se forme un nouveau groupe de Chrétiens, ces deux grandes institutions devraient avoir leur place obligatoire dans l'organisation catholique, sous la bienveillante impulsion des Evêques. Comme il serait beau et comme il serait bon de faire ainsi participer chaque fidèle au devoir de l'Apostolat ! C'était ainsi que l'on comprenait son devoir dans les premiers temps, et c'est ainsi, avouons-le en baissant le front, que le comprennent les communautés protestantes d'aujourd'hui. . .

Toutes les Sociétés religieuses, toutes les Congrégations, auraient par elles-mêmes ou par leurs œuvres, aussi à fournir leur contingent à ce budget de la Propagation de la Foi. Nulle d'entre elles ne devrait l'ignorer, nulle d'entre elles ne devrait s'y soustraire.

Ce n'est pas tout. Dans les écoles et les séminaires, le jeune homme que l'Esprit-Saint a marqué de son signe continuera à méditer dans le silence de son cœur son enrôlement parmi les volontaires de l'Évangile. Et il viendra, au temps marqué, incapable qu'il est d'opposer une résistance impie à la voix qui l'appelle comme saint Paul, du fond des terres païennes : *Transiens adjuva nos !*

Enfin, en nous tournant vers le siège de Pierre, centre de la Direction suprême, soyons rassurés : l'Église y aura toujours un Apôtre.

Puis les temps marcheront, et l'évolution des races humaines continuera sous l'aide de la Providence, qui, en laissant à chacun sa liberté, conduit tout néanmoins pour l'accomplissement général de ses desseins et l'évangélisation du globe.

Au lendemain du Déluge, " Noé se réveillant de son ivresse, dit l'Écriture, et ayant appris comment l'avait traité son second fils, dit : Maudit soit Chanaan, il sera l'esclave des esclaves de ses frères ! — Il dit encore : Béni soit le Seigneur, Dieu de Sem, et que Chanaan soit son esclave ! — Que Dieu multiplie la postérité de Japheth, et qu'il habite dans les tentes de Sem, et que Chanaan soit son esclave ! . . .

Jetons un coup d'œil sur la carte du monde.

De temps immémorial, les fils que la tradition et la science rattachent aux ancêtres maudits ont été voués à la servitude, et cette situation humiliée ne cesse qu'autant que la lumière de la Rédemption, sortie de Sem et propagée par Japheth, lui apporte aussi la Liberté.

Sem a été béni dans sa descendance. Car de lui sont sortis le Messie et sa Mère Immaculée ; il a fournis les premiers apôtres, et ses fils, ceux qui sont nés de la femme libre comme de l'esclave, les Israélites et les Ismaélites, ont toujours gardé la connaissance d'un Dieu unique et personnel. Créateur, Rémunérateur et Vengeur.

Mais Japheth s'est surtout multiplié dans sa postérité, il a envahi les tentes de Sem, et le monde entier devient une colonie de sa race. Il y a plus. La vérité chrétienne, couronnement de la Religion primitive et de la Religion mosaïque, ayant été refusée par les fils de Sem, ceux de Japheth l'ont accueillie, ils ont grandi sous son influence, et, souvent à leur insu, ils se trouvent être les exécuteurs du plan divin sur le reste des hommes. Par eux, le Christianisme s'impose de plus en plus, et la Providence nous ménageait à nous-mêmes, enfants de cette fin de XIXe siècle, d'assister à la dislocation des dernières masses païennes qui paraissaient autrefois inébranlables, comme dans l'Extrême-Orient, ou inaccessibles, comme dans le Centre africain. Nous sommes à l'une des grandes époques de l'Histoire. Ecoutez ces bruits qui nous arrivent d'au-delà des mers, comme d'immenses.

remous de peuples : c'est Japheth qui passe au travers, mais c'est Japheth racheté par le Christ, baptisé par saint Pierre, suivi par Léon XIII d'un regard attentif, et réalisant à cette distance les bénédictions prophétiques du vieux patriarche Noé... Laissez-le : les missionnaires du Christ passeront avec lui !

J'avais à vous dire, Messieurs, le rôle du missionnaire catholique, ses travaux, ses succès, ses tristesses, et ses espérances. Les voilà.

Pour lui, humble et silencieux soldat de la vérité, il continue son chemin à travers le monde. Quels que soient la Société où il s'est enrôlé, le vêtement qu'il porte, le pays qu'il habite, la langue qu'il parle et le peuple auquel il fut envoyé, d'Alger au Cap, de Madagascar aux derniers îlots du Pacifique, de Jérusalem à Pékin, vous le trouverez le même partout... Il manque de beaucoup de choses, mais il supplée à cette indigence en faisant bonne figure à la misère ; il est souvent arrêté par la maladie, mais quand il se relève, la perspective de la fièvre du lendemain lui fait oublier celle de la veille ; parfois, beaucoup de désillusions l'attendent au bout de beaucoup d'efforts, mais, tout de suite après, de nouveaux espoirs le font revivre ; des voyageurs fantaisistes se moquent de lui dans leurs récits, après en avoir été accueillis et secourus, mais il a la consolation, lui aussi, de rire un peu de leur ignorante insuffisance ; les fonctionnaires le méprisent, parce qu'il ne reçoit ni décoration ni traitement, lui se trouve assez honoré d'être l'ouvrier désintéressé de la vérité, de la civilisation et de la liberté ; les hommes officiels soupçonnent qu'il manque de patriotisme, dès lors que son patriotisme n'est point à la solde de l'Etat, il répond en portant l'influence de son pays partout où il passe. Et ainsi, à travers les persécutions, les outrages, les jalousies, les injustices, les tracasseries, les déceptions, les maladies, les misères de toutes sortes, à travers aussi les joies inespérées, les merveilleuses consolations

les triomphes intimes, les amitiés fidèles, il voit s'écouler son existence qui, à tout prendre, ne fut point banale. Là-bas, derrière lui, ses amis d'enfance, ses anciens maîtres, ses vieux parents, un à un vont s'allonger sous l'herbe du cimetière, à l'ombre de l'église où il fut baptisé ; il l'apprend, au cours des années, et de loin il les salue dans leur repos ; puis, un jour, il se couche aussi plus fatigué que de coutume et comprend qu'il ne se relèvera plus. . . Alors, il revoit sa vie, il remonte lentement le passé, et il s'aperçoit que, venu seul au milieu d'un peuple de sauvages, il s'endort au milieu d'un peuple de chrétiens. Les âmes dont il s'est fait précéder au Ciel lui apparaissent maintenant, dans l'obscurité de la dernière heure, comme pour faire escorte à son âme ; d'autres viendront le rejoindre du centre chrétien qu'il a créé ; et voyant que son passage en ce monde ne fut point inutile, qu'il a reculé les bornes de la sainte Eglise catholique et planté un peu plus loin son drapeau, il s'endort sous le regard de Dieu qu'il a servi et dont il attend miséricorde, content de la journée faite, et saluant l'avenir où, l'Evangile avant été lu à tous les hommes, le testament du Christ sera exécuté. . .

Voilà, Messieurs, la vie et la mort de votre délégué aux terres païennes. Vous lui avez déjà donné votre sympathie quand on vous le demandera, ne lui ménagez pas votre concours.

CHEZ LES FANG

Leurs mœurs, leur langue, leur religion

Par le R. P. TRILLES

De la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Coeur de Marie

(*Les Missions Catholiques*)

IX. — Les Traditions.

SUITE (1)



APIDEMENT résumées en ces pages incolores, telles sont donc les traditions des Fang' sur leurs origines, leur exode, leur séparation.

Nous servant d'une carte d'Afrique, examinons avec soin si réellement ces traditions, bien que confuses, peuvent s'accorder avec la réalité ; nous trouverons concordance sinon certaine, du moins probable.

Le lieu d'où les Fang' sont partis pour effectuer leur dernier exode semble être, vers le centre du Continent, le plateau d'où sort l'innombrable chevelu des affluents du Nil.

Nous disons à dessein le *dernier* exode, car plus tard l'étude de la langue nous montrera trace de migrations plus anciennes encore.

Chassés de là par ces Bèmvu qui facilement s'assimileraient aux Momvu (*Mo*, singulier de *Bé*), campés aujourd'hui sur les bords de l'Arahwimi, les Fang' ont dû remon-

(1) Voir les deux numéros précédents.

ter vers le Nord, laissant de côté l'Ouélé, célèbre dans leurs traditions sous le nom de Welé, et laissant sur ses bords une de leurs peuplades, les Béndzi (littéralement : ceux qui mangent). Dans cette région, nombre de noms de villages, rivières, etc., appartiennent aux racines de leur langue.

Ils gardent le souvenir de longues marches à travers les montagnes en leurs courses vers l'Ouest.

En effet, les chaînes de Manga et de Marpa, hautes arêtes côtières qui séparent le bassin du Nil de celui du Niger, ont dû s'opposer à leur passage.

Ils trouvent ensuite une large rivière coulant vers l'Ouest, mais infléchie vers le Nord et recevant à sa droite de nombreux affluents. Ils en suivent la rive gauche, jusqu'au point où arrivés dans de vastes plaines, ils sont arrêtés par d'immenses marais qu'ils nomment Tem. Plus tard, ils en sont chassés par des peuples à cheval et bardés de fer.

Dans toute cette région, on trouve en effet plusieurs fleuves coulant d'abord vers l'Ouest, puis infléchis vers le Nord. Tel par exemple le Chari, signalé par Mizon et aboutissant au lac Tchad. Sans se préoccuper de leur marche précédente, Barret et quelques autres ont vu précisément le lac Tchad dans le Tem des Fang'.

Mais le Chari a peu d'affluents sur sa rive droite, basse et souvent inondée. Le lac Tchad est un lac, non un marais. De plus, à partir du lac Tchad, il est difficile d'expliquer la marche subséquente des Fang'.

Au sud du Chari, lorsqu'on sort des défilés du Dar Fertit, Dybowski, dans l'expédition entreprise en 1892 pour venger Crampel, mort précisément en cette région (Kouti 1891), Dybowski, disons-nous, a signalé une rivière coulant jusqu'au Tchad dans une vallée par allèle à celle du Chari.

C'est le Bahar el Ardh, plus loin Ba-baï, puis enfin Serbouël, se jetant à Mafialé dans le Tchad, après avoir reçu de nombreux affluents sur sa rive gauche.

Mais longtemps avant d'arriver à ce lac, il reçoit, par 100

de latitude nord, un fort affluent qui détermine en ce point de vastes marais connus sous le nom de marais de 'Foubouri. Ils paraîtraient se rapporter assez facilement au Tem des Fang'.

Et cette hypothèse semblerait d'autant plus probable qu'à peu de distance de là, à quelques degrés à l'Est, vit un peuple puissant qui, en effet, monte à cheval et lutte bardé de fer, cuirasse au corps, lance en mains, rappelant par cette cotte de maille nos preux chevaliers du moyen âge.

Ce sont les Baghirmi.

Chassés de leur habitat par cette peuplade guerrière et forte, les Fang' ont tourné vers le sud et marché onze lunes dans cette direction, traversant cette région encore inexplorée aujourd'hui, placée nominalement sous la domination de la France et limitrophe du Cameroun allemand. Là nous retrouvons une peuplade, parlant un langage frère du Fang', les Dualla.

Descendant vers le Sud, nos Fang' s'arrêtent enfin au confluent de deux larges rivières, à Ekumaza, très probablement sur la haute Sanga, au-dessus des rapides de Lipa.

Là ils se séparent pour la dernière fois ; mais nous sommes désormais en pays connu, sillonné par les expéditions de MM. de Brazza, Dolisie et dix autres.

Les Méké continuent leur marche vers le sud ; nous les retrouvons, en effet, aujourd'hui, sur les rives de l'Ivindo, de l'Ogowé ; les autres, les Fang', les Mékurk, etc., montent vers le Nord, puis redescendent vers la mer par le Ndzoug' et le Bénito.

Nos Betsi, enfin, prenant le milieu, trouveront cette montagne Ekumanzok, désignée sur nos cartes sous le nom de Goumendjoko ; puis, après l'avoir franchie, descendront le Komm et la Wom où échoua misérablement la première expédition de Crampel (1888), puis arriveront au Ntemboui, à la Noya, affluents du Muny, à l'Ebé, au Tsini, af-

fluents de la Monda, et enfin au Komo et au Rhambwé, affluents de l'Estuaire du Gabon.

Et ainsi se terminera cet exode immense, qui, pendant des années et des années, les aura conduits du versant de l'Océan Indien et de la Mer Rouge au versant de l'Atlantique, à travers un continent entier, de l'Est à l'Ouest, régis par cette loi mystérieuse qui gouverne les peuples conquérants à tous les âges de l'humanité.

Quelle est la cause déterminante de cet exode qui a conduit ainsi les Fang' des rivages d'un Océan aux rivages d'un autre Océan ?

Il ne sera pas sans intérêt de citer ici une page du beau livre que M. de Préville a consacré aux Sociétés Africaines.

Nos lecteurs y verront comment le savant écrivain, après avoir comparé mille documents divers, a su démêler les causes de cette loi, fixer à cette migration une raison si plausible que pour beaucoup elle paraîtra certaine.

“ Ainsi, écrit le profond penseur, en parlant précisément de cette migration des Fang', ainsi la direction du mouvement est évidente. Elle va du pays des Mombouttou et des Niam-Niam vers le Dahomey et le Gabon.

“ Quelle peut être la cause de ce mouvement continuél de ce déplacement de nombreuses populations à travers la région de la banane ? Les Mombouttou eux-mêmes, dans la contrée qu'ils occupent maintenant, ne sont encore que des envahisseurs de fraîche date, déjà attaqués par de futurs successeurs. Il n'est guère admissible que les Pahouins, ou les autres envahisseurs venant de l'Est, ait volontairement quitté ces pays du bananier et de l'élaïs, ces lieux où la vie est si facile et qui ont la réputation d'un Eden africain.

“ Dira-t-on que c'est l'excès de la population qui a motivé leur exode ? Mais des espaces déserts, de deux jours de marche et plus, se trouvent communément entre les villages. de ce pays à banane, isolant chaque district ; ils pourraient.

en grande partie, aussi bien que les lieux déjà habités, être aménagés, éclaircis, complanés et offrir le même bien-être à un nombre immense d'habitants. Il faut donc chercher plus loin, plus à l'Est, la cause de ces migrations en masse, composées de nations entières.

“ Cette cause, c'est le rejet, le refoulement produit par l'arrivée dans les pays à bananes d'autres nations, de nations que nous avons vues dans la région montagneuse de l'Est, plus fortes et beaucoup mieux organisées pour la guerre.

“ Du haut des collines élevées que l'on rencontre à l'Orient des pays occupés par les Mombouttou et par leurs congénères, les Maharaha Niam-Niam, on voit apparaître au loin les cimes bleuâtres de puissantes montagnes. Ce sont les sommets sourcilleux et inexplorés du Rouvenzouri, du Mfombiro, du Karagoué, le pays des pasteurs Wa-Houma. Là commence la zone des hautes terres de l'Est, où, comme nous l'avons précédemment expliqué, la guerre s'allume perpétuellement pour la possession des petits plateaux herbus, et où, de temps à autre, une poussée irrésistible se produit, par l'épanchement d'un flot de pasteurs à la quête de pâturages.

“ Nous avons déjà décrit les conséquences de ces invasions. Tandis que les sociétés les plus strictement constituées au point de vue militaire sur les plateaux de pâture battent en retraite avec leur bétails vers la zone des déserts du sud, les peuplades moins fortes ou moins chanceuses se voient refoulées, soit sur les pentes qu'elles convertissent en pâturages artificiels, soit vers les pays de forêts et de cueillette, situés à la base des monts, et dont elles chassent les anciens possesseurs.

“ Le mouvement se propage dans le sens où s'accroît, avec la modification du travail, la désorganisation sociale. Les compagnies formées chez les pasteurs transhumants par la jeunesse dressée à la discipline guerrière et au maniement des armes, poussent devant elles les bandes nombreu-

ses, mais désordonnées, que peuvent leur opposer les clans groupés par la cueillette. Ceux-ci, grâce à leur constitution cohésive, sous les ordres de leurs chefs puissants et absolus, rejettent, hors des meilleurs cantons de chasse et des bananeraies que l'on peut éclaircir, les habitants de la forêt dont les groupements ont été relâchés par la nature même de leur travail de chasseurs.

“ Ainsi, semblable aux ondes concentriques que produit une pierre jetée dans l'eau, le refoulement se transmet de proche en proche, jusqu'aux rivages de l'Occident, le plus fort chassant devant lui le plus faible.

“ Arrivées après mille péripéties au terme de leur long voyage, sur le versant du golfe de Bénin ou sur la lisière des forêts gabonaises, les hordes cannibales africaines conservent encore des traces visibles de leur origine dans leurs caractères physiques : la prestance générale, la nuance de la peau, la longueur relative de la chevelure. On voit encore reluire entre les mains de leurs guerriers la pique au large fer que manœuvrent avec aisance les El-morar des petits plateaux herbus.”

X.—La langue des Fang'

A l'aide de la langue, avons-nous dit plus haut, il est possible d'assigner au peuple fang' une origine probable. Et non seulement, nous étudierons ici cette question d'origine ; mais surtout nous tenons, après avoir présenté au lecteur le peuple, à lui indiquer sa langue.

Il ne faut pas croire, dit l'abbé Vigouroux, qu'une langue se compose uniquement de mots et de sons dont on trouve la signification dans les Vocabulaires ; elle se compose aussi d'une foule d'allusions aux idées, aux mœurs et aux usages de ceux qui la parlent. Le peuple met dans sa langue sa vie entière, elle est son œuvre par excellence, l'expression de son génie, un autre lui-même ; elle reflète fidèlement ses

croyances, ses aspirations, ses coutumes, son organisation, le ciel qui brille au-dessus de sa tête et la terre qu'il foule sous ses pieds, avec ses traits physiques, ses montagnes et ses cours d'eau, ses productions et ses richesses.

“ Le style, c'est l'homme, ” a-t-on pu dire avec quelque raison : ne serait-il pas plus juste d'affirmer :

“ La langue, c'est le peuple. ”

Talis hominibus fuit oratio qualis vita, avait déjà dit Sénèque. “ La langue, c'est le peuple. ” Inutile de justifier cet aphorisme par des exemples probants tirés de nos idiomes européens ; il ne faut blesser personne. Mais voyez en Afrique : les Mpongwés sont amollis, efféminés ; leur langue est douce, riche en voyelles, comme l'est près de nous l'Italien avec son musical idiome. Le Fang' est rude, sauvage encore ; c'est le fils de la grande forêt, de la nature indomptée : son langage est dur, hérissé d'aspirations ; quatre, cinq, six consonnes y étreindront une unique voyelle *ntsi, mbengg, mbork, ntshork* ; les mots seront brefs, accentués fortement, souvent moncsyllabiques.

Au chasseur, pour voir, pour désigner sa proie, il faut le mot rapide, énergique. Dans les langues voisines, le Fang' prendra les mots qui lui manquent, dont il a besoin ; mais toujours, note distinctive, il ne gardera guère du mot étranger que la syllabe accentuée. Le reste ? fatras inutile, accessoire encombrant : au panier ! Donnez-lui une chemise, il en coupera les manches.

Voyez plutôt :

<i>Anambye</i> (Dieu),	—	—	<i>Ntange</i>	—	—
<i>Atangani</i> (un blanc),	—	—	<i>Efé</i>	—	—
<i>Epété</i> (une assiette),	—	—	<i>Elas</i>	—	—
<i>Elashi</i> (un verre),	—	—	<i>Elén</i>	—	—
<i>Eléndé</i> (un canot),	—	—			

Et quantité d'autres !

Et si, par hasard, le mot finissant par une voyelle ne peut être raccourci, plutôt que de le laisser ainsi, pour le rendre

plus dur, ils sauront bien l'allonger : “ *Brazzard*,” diront-ils pour désigner M. de Brazza, si universellement connu chez eux comme dans tout l’Hinterland d’ailleurs, à la suite de ses belles explorations et aussi des nombreux cadeaux qu’il savait prodiguer.

Rude est l’homme, rude est le langage. Mais ne semble-t-on pas y retrouver la saveur du vieux parler de nos aïeux, aux temps héroïques où, brandissant la francisque et l’angon recourbé, ils se ruaient à la victoire, refoulant devant eux les races conquises :

*Karl li Reïs, nostre Empere magnes
Set auz tuz pleïns ad estet en Espagne
Tresqu’en la mer cunquist la terre altaïne
Ni ad castel Ki devant lui remaignet.*

(Chanson de Roland.)

* * *

Dédaignant les formules d’une vaine et fastidieuse politesse : “ *Mbola* ”, (deviens vieux), vous dira simplement le Fang’, en se présentant devant vous.

Et quand vous lui aurez répondu :

“ — *Hé ! kmbola ké !* ” (Oui ! deviens vieux, toi aussi) la présentation sera faite et sans que vous l’y invitiez, il vous fera signe de lui donner un peu de place pour qu’il puisse s’asseoir.

Est-il ennuyé, lassé, il se lève, et pour se retirer :

“ — *Mé vora !* ” (Je suis fatigué ! j’en ai assez !) dira-t-il, et, sans plus de cérémonie, il partira, à moins que, voulant vous faire honneur, il n’ajoute :

“ — *Me ka !* ” (Me voilà parti).

Vous lui répondrez l’invariable formule :

“ — *Mvé ! kenge !* ” (Bon ! va-t-en).

Et si vous préféreriez ne rien répondre du tout, ce sera tout aussi poli et lui sera parfaitement égal. Il est libre : pourquoi ne le seriez-vous pas aussi ?

Ah ! Mesdames, nous sommes loin, n'est-ce pas, des formules si respectueuses de notre civilisation raffinée. Allons, ne médisons pas des coutumes de la patrie, elles ont du bon, c'est bien commode (quand on a rien à se dire) et puis franchement, j'aime mieux notre manière de prendre congé que de filer " à la fang' " ... ou à l'anglaise, comme il vous plaira !

La langue Fang' est ordinairement rangée au nombre des langues Bantu, dénomination récente et plus vraie, qui a remplacé celle jadis employée de langues Cafres.

Elle appartient donc à ce groupe compact de peuples ou de tribus qui habitent l'Afrique du Sud, des Grands Lacs au Transwaal, de la forêt équatoriale aux rivages de l'Atlantique et de l'Océan Indien.

Étroitement apparentée, autant qu'il est possible d'en juger du moins, au Dualla du Kamerun, au Bakélé des rives de l'Ogoûe, elle se rapproche, en même temps, des langues du Nord, semblant former un chaînon intermédiaire, et en tout cas se séparant nettement du grand principe qui régit les mots Bantu : " En Bantu, les mots se terminent par une voyelle, à quelques rares exceptions près ". En Fang', au contraire, les mots sont généralement terminés par des consonnes.

Quelle est la véritable langue originaire, la langue mère des idiomes Bantu ? A l'heure actuelle, il est impossible de le dire : la linguistique africaine, malgré de nombreux et importants travaux faits dans ces dernières années, en est encore aux préliminaires de son œuvre difficile. Dans ces races étroitement mêlées, en effet, un mot passe facilement d'une langue dans l'autre ; restant le même, il se contente de mettre un habit d'une autre couleur.

* * *

Tenons-nous-en donc au Fang' et, avec ses voisins, pa-

rents et alliés, les Dualla, Batéké, Bulu, formons-en un groupe particulier des langues Bantu, que nous définirons :

“ La langue polygène à préfixes et suffixes, caractérisée par l'abondance des consonnes terminales. ”

Ce qui indique qu'elle peut former un grand nombre de mots et utiliser pour de multiples significations des vocables provenant d'un fonds étranger, qu'elle habille à sa guise et façonne à ses habitudes.

Le noir, et c'est un caractère général, concrète beaucoup plus les choses que l'homme civilisé. Voyant les objets sous différents aspects son esprit, peu habitué à la réflexion, ne pensera pas à les ramener à un terme unique tout en les différenciant par un qualificatif ou un déterminatif, et par là même il a été amené à créer une foule de mots qui pour nous seraient regardés comme inutiles.

Citons-en un exemple :

Mônga est le nom générique de la femme ; *nluga*, celui de l'épouse ; *nya*, celui de la mère.

Jusqu'ici, pas de différence avec nos langues européennes. Mais le noir distinguera ensuite par un mot celle qui est aimée et celle qui ne l'est plus ; il appellera *abiège* celle qui a enfanté ; *nziè*, tant qu'elle ne se relève pas encore ; *nzinzè*, tant que son enfant ne marche ; *nzil*, quand il commence à marcher. D'un mot le noir dépeindra donc un état qui pour nous exige une longue périphrase.

Voyez comme il distingue les états par où passe successivement *mur*, l'*homo* des latins. Il est *fam* d'abord, c'est-à-dire *vir*. C'est un *ntó*, fœtus ; *nkangele*, bébé ; *mongé*, enfant ; *wéna*, adolescent ; *arwark*, jeune homme ; *námur*, homme fait ; enfin, *nóm*, vieillard. Un mot distinctif désignera de même le père, le grand-père, l'arrière-grand-père, le trisaïeul.

Le jour où la plante sort de terre, elle porte un nom ; quand elle se couvrira de fleurs, elle en prendra un autre ; lorsqu'elle produira, nouveau changement ; lorsqu'elle aura

atteint toute sa croissance, elle recevra un nom qui différera des trois premiers ; au jour de sa décrépitude, il lui faudra changer encore ; puis morte et dépouillée de verdure, nouveau baptême, jusqu'au temps où, minée par l'âge, elle se couchera par terre pour ne plus changer de nom.

Les langues nègres sont donc, il faut bien l'avouer, fort riches en mots (ce qui, a proprement parler, pourrait bien, cependant, n'être pas une vraie richesse), abondantes en nuances, en tournures différentes. L'accent y joue un grand rôle, prêtant aux jeux de mots, à l'équivoque où se plaisaient jadis les vieux idiomes chamitiques. *Ma dzi* (je mange), vous dira un Falg' ; *mà dzi* (j'ai mangé déjà ; je mangerais bien encore) ; *ma dz'i* (je n'ai pas mangé). Et ainsi de presque tous les verbes.

Langue analytique dans ses vocables, dans sa façon de procéder, de détailler, synthétique, au contraire, dans sa nature, telle est donc la langue fang'.

* * *

Par l'abondance extrême de ses mots, elle fait le désespoir du linguiste, semblable, au reste, en cela, à tous les idiomes Bantu.

Ce qui n'empêche pas maint voyageur de vous affirmer sans rire (un comble !) que quinze jours, un mois au plus, lui suffisent pour écrire un vocabulaire assez complet et se faire comprendre couramment des indigènes, plus heureux en cela, certes, que le pauvre missionnaire, qui, au bout d'un an et de beaucoup de travail, s'estime heureux de comprendre et de parler sans faire trop de contre-sens ! Mais aussi, sur notre cartographie d'Afrique ; sur les itinéraires, que de variantes, que de fautes, nous dirions presque : que de sottises !

Dame ! quand on se fait comprendre !..

Et l'on écrit, comme dans une relation que j'ai sous les yeux :

“ Les noirs étaient si étonnés de nous voir parler leur langue que les uns en restaient muets, roulant de gros yeux effarés, et les autres, riant à gorge déployée, ne savaient comment manifester leur joie. ”

Parbleu ! je le crois bien ! En nos villages normands, en quête d'impressions quelconques, passent aussi de temps à autre des Insulaires aux longs favoris rouges, pantalons à carreaux, etc. Vous voyez cela d'ici ? Ils parlent, ils demandent, ils interrogent, *en très bon français !* Et les commerçants ouvrent des yeux, mais des yeux ! Et les gamins rient,.... comme les noirs.

“ *J'avons tertous rin compri n'en tout !* ” tel est le mot de la fin.

Et l'Anglais reste seul de son avis. C'est un voyageur !

D'autres, plus avancés encore, vous écrivent gravement que certaines peuplades nègres ont à leur disposition un si petit nombre de mots qu'elles peuvent à peine se comprendre entre elles et sont forcées d'y suppléer par signes ! A tel point que la nuit, pour converser ensemble, il leur faut allumer une torche !

Felix qui potuit rerum cognoscere causas !

* * *

Le Fang' est donc, répétons-le encore, une langue à préfixes et à suffixes, c'est-à-dire que le radical reste invariable, mais qu'un mot, jadis pronom, article ou préposition, venant s'y ajouter au commencement ou à la fin et se lier avec lui, en modifie la signification première.

Le verbe *édzi* (manger), par exemple, prendra, suivant le besoin, les suffixes suivants : *édzi-a* (chose mangée), *édzi-ba* (être mangé) *édzi-bana* (se manger les uns les autres), *édzi-èl* (faire manger) etc., etc. Par le moyen des préfixes on aura au contraire les sens suivants *a-dzi* (la

nourriture), *bidzi* (les mets), *n-dzi* (un mangeur), *ndzia* (un homme mangé), etc.

Et pour donner une idée de la facilité de cette langue, contentons-nous de dire que, suivants les classes et leur manière d'être, de se comporter, les noms ont dix-sept façons de faire leur pluriel ; les uns ont un pluriel, mais pas de singulier et réciproquement ; les adjectifs s'accordent ou ne s'accordent pas, ont un pluriel ou n'en ont pas suivant leur classe ; le pronom " il ", le *is*, *ea*, *id* latin, et il en est ainsi des autres, *ille*, *hic*, etc., a une quinzaine de manières différentes de s'exprimer, suivant la personne ou la chose, ou l'animal, auquel il se rapporte ; enfin le verbe s'appuie sur sept auxiliaires, tout en changeant lui-même à quelques temps, et l'on aura une idée, confuse peut-être, mais suffisante, de la difficulté de cette langue.

* * *

Le noir n'est pas un être d'abstraction ; il voit, il sent, il analyse d'instinct, mais il réfléchit peu ; sa nature se reflète dans sa langue.

Les mots abstraits y sont rares ; une seule classe pour ainsi dire y est représentée, parce que c'est aussi la plus rapprochée du concret : les mots exprimant l'action tirée du verbe, la manière d'être, d'agir, de se comporter, c'est-à-dire la classe correspondant à nos mots en *tion*, comme action, adoration, etc. Au contraire, les mots représentant une idée générale, comme *vérité*, *humilité*, *mensonge*, *paresse*, etc., y manquent, ce qui n'empêche pas le noir de se tirer d'affaire, en concrétisant, en individualisant la chose : " Il dit vrai, il fait menteur... il fait paresseux... " vous dira-t-il.

Quant aux mots collectifs, il en a bien quelques-uns, ceux qui le frappent le plus : oiseaux, poissons, animaux ; mais beaucoup lui manquent, et s'il s'agit d'une classe d'êtres : " Chacun d'eux a le nom pour lui " vous répondra-t-il.

Le noir réfléchit peu, à moins qu'il ne s'agisse de vous donner un sermon, ce à quoi il ne manque jamais et vous pouvez être sûr d'être habillé de la belle façon.

Il n'est pas dépourvu cependant d'ingéniosité ; une preuve en passant : chez lui, tous les noms de liquide : eau, sang, lait, sève, eau-de-vie, sont des pluriels sans singulier.

“ — Pourquoi cela ? demandai-je un jour à un noir.

“ — Parce que, me répondit-il, c'est un morceau que tu vois tout seul, mais qui est fait de beaucoup de petits morceaux ; c'est un, mais c'est beaucoup. ”

* * *

En résumé, c'est une chose étrange de voir la perfection, la richesse de ces langues africaines, la pureté avec laquelle elles ont su se conserver sans grammaire, sans écriture, garder intactes par la seule tradition les règles qui les régissent au point de choquer les indigènes à la moindre faute.

“ — Va parler avec les enfants ! diront-ils au missionnaire qui “ écorche ” leur langue, nous ne te comprenons point ! ”

Où les ont-ils trouvées, ces règles ? qui les leur a données ? comment les ont-ils gardées ?

Mystère !

En somme, de l'étude impartiale de ces dialectes, naît une conviction : le noir est un grand enfant, c'est vrai ; mais c'est un vieil enfant.

Au commencement, le Créateur lui a mis en mémoire, lui a donné pour s'en servir un instrument délicat, mais admirablement monté, étonnamment bien combiné !

Et le noir est parti ; il s'en est allé aux hasards de la route, suivant son imagination vagabonde, ses appétits du moment.

Quelques rouages de l'instrument divin se sont brisés.

d'autres se sont faussés ou ont disparu, et le noir est resté avec un langage dont il garde les règles sans pouvoir les expliquer.

Aux temps d'autrefois, le Fang' devait ressembler à un de ces immenses filet où chaque maille appelle une autre maille à laquelle elle s'unit étroitement. Mais peu à peu, à force de traîner dans les ronces du temps, la trame s'est relâchée pour accueillir maint vagabond étranger ; ici une déchirure, là un morceau entier manque ; souvent, on a peine à saisir l'enchaînement. Mais dans ce qui reste, on peut admirer encore la main de l'ouvrier, de l'Artiste divin qui, au commencement, créa l'Homme et, en même temps que l'Intelligence et l'Amour, lui fournit le moyen de les communiquer aux autres, en lui donnant la parole.

In principio erat Verbum.

Et Dieu créa l'homme à son image et à sa ressemblance.

A l'aide des traditions et de la langue, nous avons donc pu assigner aux races Fang' une origine assez probable, le plateau du Haut-Nil.

Est-il possible de remonter plus loin encore ? à d'autres d'accomplir cette tâche. Elle est faisable, je le crois, et peut-être alors, rattacherait-on nos Fang' à ces peuples mi-guerriers, mi-pasteurs, qui jadis peuplèrent l'Egypte. Furent-ils des conquérants ou des vaincus ? je ne sais, et il est probablement impossible de le dire aujourd'hui.

Dans un livre publié sur *les Chamites*, un savant jésuite a démontré la parenté étroite qui relie les Egyptiens d'autrefois aux Polynésiens d'aujourd'hui. Me servant à mon tour de cette Etude, je mets simplement sous les yeux du lecteur un court tableau comparatif entre quelques mots égyptiens et les mots similaires de notre langue fang'. Mieux, que tout autre, ce procédé permettra de juger si, oui ou non, il n'y aurait point parenté ou pénétration, filiation directe ou mots importés.

EGYPTIEN	FANG	EGYPTIEN	FANG
ou sémito chamitique	—	ou sémito chamitique	—
<i>Ab</i> , mouche.	<i>Abo</i> , mouche piquante.	<i>Sam</i> , joindre.	<i>Esame</i> , joindre.
<i>Aba</i> , percer.	<i>Eba</i> , percer.	<i>Séfa</i> , glaive.	<i>Fa</i> , sabre.
<i>Ab</i> , le mal.	<i>Abi</i> , mauvais.	<i>Shól</i> , voler.	<i>Eshóle</i> , cacher.
<i>Ako</i> , crochet.	<i>Oko</i> , crochet.	<i>Sam</i> , herbe.	<i>Sam</i> , fleur.
<i>Aji</i> , nombreux.	<i>Abi</i> , beaucoup.	<i>Smi</i> , ami.	<i>Ami</i> , ami.
<i>Bas</i> , inciser.	<i>Ebas</i> , inciser.	<i>Tut</i> , faire des habits.	<i>Etu</i> , habit.
<i>Ból</i> , pourrir.	<i>Ebóle</i> , pourrir.	<i>Iko</i> , poisson.	<i>Kos</i> , poisson.
<i>Fa</i> , élever.	<i>Efa</i> , grandir.	<i>An</i> , doigt.	<i>Anu</i> , doigt.
<i>Kon</i> , percer.	<i>Akong</i> , lance.	<i>Ban</i> , arc.	<i>Bèn</i> , arc.

Ces mots, pris au hasard, semblent indiquer une parenté assez étroite avec les races qui peuplèrent jadis l'antique Egypte. Peut-être faut-il y voir une coïncidence purement fortuite, puisque, à côté d'eux, beaucoup de mots diffèrent notablement ; néanmoins cela paraît assez difficile à admettre et il y aurait en tout cas lieu à une Etude fort intéressante.

Si la langue offre des rapports, la constitution physique en a parfois également. Il arrive assez fréquemment que, parmi nos Fang', on rencontre des individus au teint beaucoup plus clair, aux yeux presque bleus, à la chevelure, au poil se rapprochant du roux, tranchant fortement sur les individus qui les entourent, sans qu'il y ait lieu évidemment de soupçonner un métissage quelconque.

Faut-il y voir une simple anomalie, faut-il y voir plutôt des types erratiques rappelant une lointaine parenté sémitique ? nous ne savons. En tout cas, ce que l'on peut dire, et les croyances formulées par nos Fang' viendront l'appuyer plus loin, c'est que, à une époque probablement fort reculée de leur histoire, les Fang' ont été étroitement en contact avec des peuples sémito-chamitiques qui leur ont légué plusieurs de leurs traditions, de leurs arts et peut-être un peu de leur sang.

Et, depuis cette époque, ils sont tombés peu à peu, oubliant ici une tradition, accrochant là aux épines du chemin un lambeau de leurs antiques croyances, et, dans leurs âmes, la nuit s'est faite de plus en plus noire.

Les nèges sont un peuple qui tombe, un peuple dégradé, c'est vrai, mais, s'il est dans l'enfance, c'est dans l'enfance de la décrépitude.

* * *

Les Fang' (et c'est le résumé de ces trop longues pages) appartiennent donc au groupe Bantu qui peuple toute l'Afrique équatoriale et méridionale, mais semble néanmoins former en même temps le chaînon qui relie les peuples Bantu au groupe Nilotique ou du Nord-Est.

Chassés par un peuple plus guerrier, emportés aussi par ce mouvement mystérieux qui entraîne les peuples de l'Est à l'Ouest vers le rivage de la mer, ils viennent, ils sont venus aujourd'hui s'écraser sur les rivages de cet Atlantique, où jadis vinrent également s'écraser et peu à peu disparaissent les Mpongwés, les Benga, les Baoko, les Kombé et tant d'autres.

Qu'en sera-t-il des Fang' ? C'est le secret de l'avenir, c'est le secret de Dieu.

En prenant pied sur les terres que la civilisation affirme avoir conquises, au-dessus desquelles flotte le Drapeau aux trois couleurs nationales, il semblerait que ces races dussent y trouver un élément de vitalité et de force pour marcher résolument vers des destinées plus hautes. Hélas ! pour les tribus de jadis, il n'en a point été ainsi.

En fait de civilisation, l'Européen lui a surtout apporté ses vices : en lui créant des besoins et surtout celui de l'alcool, il s'est assuré, sans doute, des débouchés pour son commerce ; mais qu'a-t-il fait pour la race ? Trop souvent, en Afrique, mercantilisme est synonyme de civilisation !

Au contact de l'Européen, en face des vices destructeurs d'une civilisation profondément corrompue dans son raffinement, avec l'attrait d'une vie facile, des plaisirs de la chair, dégradés moralement par l'exemple, physiquement.

par l'abus des liqueurs fortes qui corrodent leur organisation affaiblie, les Noirs n'ont point su trouver en eux-mêmes la force nécessaire pour réagir, lutter et vaincre.

Et qui donc, après tout, leur eut fourni le levier, le point d'appui ? Leurs croyances ? Il n'ont point d'idéal ! L'espérance d'une vie future, meilleure ? Elle est pour eux sans espoir ! La famille ? Elle n'existe pas ! L'amour de la patrie ? Il n'y a point de patrie !

Le Noir a cédé : il s'est couché et amolli, abruti dans une molle apathie, affaissé dans un demi-sommeil, où il n'a plus même la peine de penser, il attend (1) . . . La race se dégrade, s'étiole et meurt.

Si une civilisation bienveillante pénètre chez ce peuple incontestablement mieux doué que ses prédécesseurs, si elle exerce sur lui une influence patiente et douce, il est permis d'espérer.

Mais seule, ne l'oublions pas, seule, la main puissante du christianisme peut étreindre cette masse, éliminer ce qui est mauvais, s'appuyer sur ce qui est bon et aider ce pauvre Noir à remonter les degrés de cette civilisation d'où jadis il est peu à peu descendu.

Seul, le Divin Médecin peut ramener au bercail et soigner cette pauvre brebis déchirée, sanglante, sous les coups de l'éternel ennemi ; seul, le Christ peut panser les plaies profondes du fils de Cham et, le relevant de la malédiction paternelle, qui, aujourd'hui encore pèse sur sa tête, en faire pour les temps et pour l'éternité un peuple fort, heureux et prospère, un peuple *chrétien*.

C'est le rêve du Missionnaire, son désir, son espoir ! Il se dépense et donne sa vie sans regrets pour ceux qui lui

(2) Bien souvent, lorsqu'au catéchisme nous demandons aux enfants non encore chrétiens : " Que feras-tu au ciel ? " maintes fois, ils nous répondent : " Je resterai assis, tranquille ! " — Tout le noir est là-dedans. Etre assis, tranquille, voilà, pour lui, l'Idéal, le Bonheur ! Et l'on rêve d'en faire un peuple " producteur " !

ont été confiés. Soldat heureux, il s'endort dans son triomphe, et le jour du réveil est pour lui l'aurore de la victoire. Joyeux, il s'est couché dans sa tombe, offrant sa vie pour ceux que l'amour a fait siens, avec un seul regret, n'avoir pu faire davantage pour eux,

Ut Vitam habeant et abundantius habeant.

XI.—Toujours en route ! Médecin ou missionnaire ?

Comment ! déjà l'heure ? Mon Dieu, oui ! Voyez : tout là-bas, sur le fleuve qui miroïte, flèches d'or perçant la brume épaisse, le soleil a montré son disque aux reflets-empourprés, le ciel s'éclaire, la nature s'éveille.

Oh ! les bonnes méditations alors sur la grève humide, près de la rivière qui doucement roule ses flots vers l'Océan. Au milieu de cette magnifique nature équatoriale, dans un silence solennel qu'à peine de loin en loin vient troubler le cri rauque de quelque oiseau pêcheur solitaire, sans peine, sans effort, l'âme s'élève vers son Créateur, actions de grâces pour le passé, préparation pour les luttes futures. Et l'on sort de là, tout réconforté, prêt au combat.

Lentement, je retourne vers le village encore endormi.

* * *

Benedicamus Domino ! Allons, mes enfants, vite, tout le monde debout, vite, vite. Il y a beaucoup à faire ! Chacun se dresse sur sa couche : un grand signe de croix commence la journée. Les yeux encore gros de sommeil, tous courent à la rivière et bientôt n'entendez-vous pas ces éclats de rire ? Dans une matinale et fraîche ablution, maître dormir s'est enfui, tous se montrent pleins d'ardeur ; leur première pensée n'a-t-elle pas été pour Dieu ?

Dans l'*abene*, c'est du reste, en voyage, l'invariable cou-

tume, tous les chrétiens du village se joignent à nous pour faire la prière du matin : généralement, là aussi, lorsque la chose est possible, je célèbre la Sainte Messe. Mais aujourd'hui, il faut nous hâter et Jésus, hélas ! ne viendra point ce matin embaumer notre journée.

Rémy Angwé est catéchiste de ce village d'Ayeng' et il y a fort à faire, je vous assure. Il groupe journellement autour de lui une vingtaine d'enfants et la plupart des parents ne se montrent pas hostiles. Nous ne sommes qu'à un jour encore de la Mission, et un jour de marche, qu'est-ce cela pour un missionnaire !

* * *

Allons, allons, ne perdons pas de temps : c'est le moment du reflux et la rivière s'écoule rapide. Le Tsini, en effet, n'est pas, à proprement parler, une rivière : c'est une simple crique qui s'enfonce dans les terres à 45 kilomètres environ et où le flux et le reflux de l'Océan se font sentir avec plus ou moins de retard deux fois par jour. Pour les indigènes comme pour nous, c'est fort commode : avec le flot descendant, nous allons vers la mer ; avec le flot remontant, nous revenons à notre point de départ.

Six heures du matin. Dans le canot toutes les caisses sont amarrées ; chacun est-il à son poste ? Oui ? Eh bien ! en avant et du nerf !

Sur les ondes tranquilles, le canot vole rapide, la brume s'élève peu à peu ; et les échos endormis se renvoient paresseusement le joyeux *Ave Maris Stella* qu'à pleine voix nos marins chantent de tout leur cœur.

Qu'elles sont suaves, ces premières heures matinales ! tout est calme, repos, fraîcheur : les poumons aspirent avec délices l'air pur du matin ; les oiseaux commencent à s'éveiller, la forêt chante tout entière ; sous la brise de mer, les grands arbres frémissent et s'inclinent vers les rives comme-

pour nous saluer au passage. Ah ! qu'elle est belle, la grande nature, quand l'homme n'y a pas encore porté la main, quand elle est comme le bon Dieu l'a faite.

De temps à autre, nous dépassons de petits villages de pêcheurs : quelques cases à peine : souvent ce sont des chrétiens : ils reconnaissent le Père et de loin, avec la main, lui envoient un salut amical. Tout enveloppés dans leurs pagnes, frissonnants à l'air plus froid du matin, quelques vieux nous regardent passer.

Peu à peu, cependant, la chaleur a augmenté, les bras s'appesantissent ; la course a été longue déjà . c'est l'heure du déjeuner. Là-bas, sous les grands arbres, murmure une source cristalline : le canot s'engage sous la feuillée . " Station de la fontaine, dix minutes d'arrêt, tout le monde descend."

Puis la marche recommence, midi approche. Allons, courage. La rivière s'élargit, fait un coude brusque et là-bas, sur le promontoire qui avance au loin sa silhouette rocheuse au milieu des bananiers qui l'entourent de leur verdoyante ceinture, se dessine le premier village des Esémvè.

(A suivre).
